MASTER NEGATIVE NO. 93-81220-1

AUTHOR:

ADRIAN, L

TITLE:

ESSAIS SUR QUELQUES POINTS DE...

PLACE:

PARIS

DATE:

1877

Master Negative #

93-81220-1

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

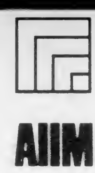
Adrian, L
Essais sur quelques points de philosophie positive, suivis de pensées diverses... par L.Adrian.
Paris, Ritti, 1877.
iv, 125 p. 18½ cm.

2737

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm   REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3-26-93   INITIALS: MGY
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

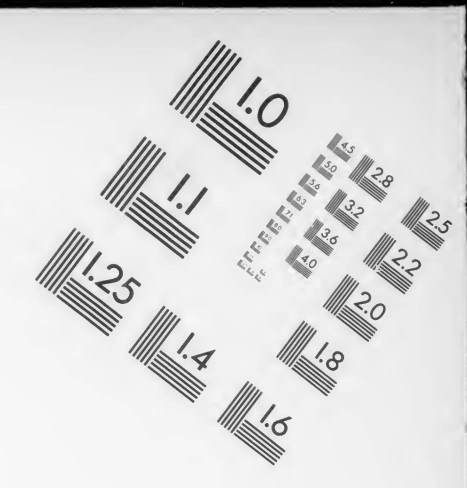


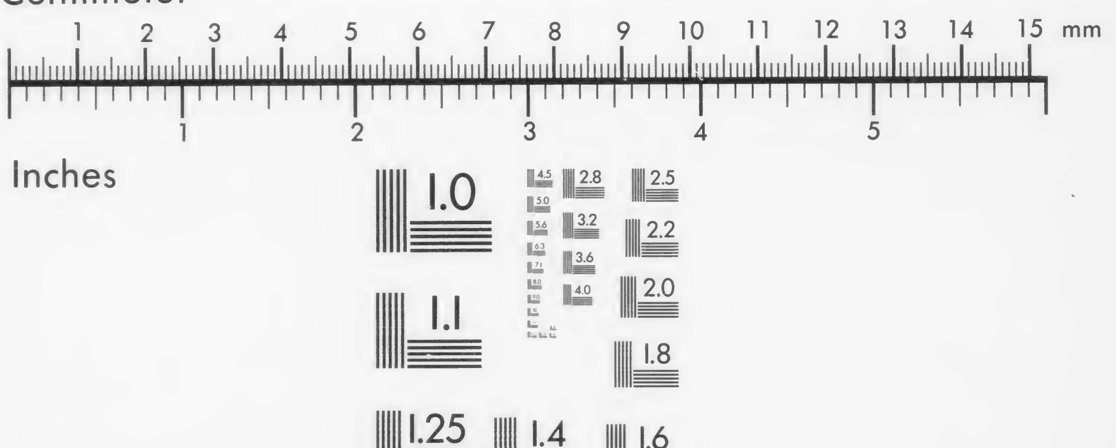
AIIM

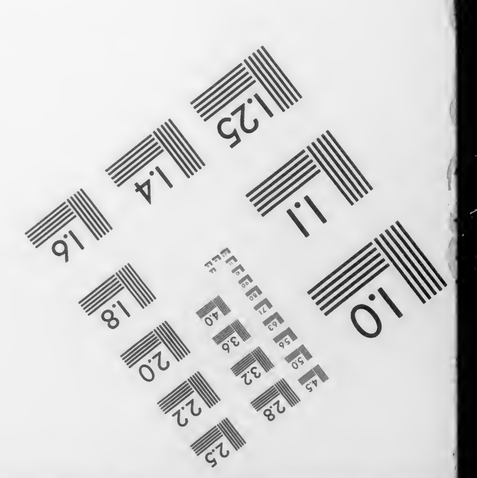
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

ESSAIS SUR QUELQUES POINTS

DE

PHILOSOPHIE

POSITIVE

SUIVIS DE

PENSÉES DIVERSES

De la Morale positive dans ses Rapports avec le Christianisme
Étude sur l'Imitation de Jésus-Christ
Réflexions sur l'Éducation — De l'Obligation morale
De la Religion au XIXe siècle

PAR L. ADRIAN

Prix : 2 francs

PARIS
PAUL RITTI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
53 BIS, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 BIS
1877

ESSAIS SUR QUELQUES POINTS

DE

PHILOSOPHIE POSITIVE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

ESSAIS
SUR QUELQUES POINTS
DE
PHILOSOPHIE POSITIVE
SUIVIS DE PENSÉES DIVERSES

DE LA MORALE POSITIVE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME
ÉTUDE SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION
DE L'OBLIGATION MORALE. — DE LA RELIGION AU XIXe SIÈCLE

PAR

L. ADRIAN

PARIS
PAUL RITTI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
53 *bis*, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS, 53 *bis*

1877

AVERTISSEMENT

Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que nous nous sommes décidé à livrer ces pages à la publicité. Nous ne nous dissimulons pas qu'elles offrent une large prise à la critique. Les Essais ne sont réellement qu'ébauchés. Les théories n'y sont pas solidement établies ou même manquent de base, et le style n'y est pas,— tant s'en faut,— à la hauteur du sujet. Quant aux Pensées, on y trouve surtout ce double caractère d'aspirations vagues et de critique acharnée qui distingue la métaphysique. Écrites, pour la plupart, longtemps avant les Essais elles se ressentent bien davantage de l'influence des doctrines négatives.

L'éclosion des idées a eu lieu pendant une période, pour ainsi dire, d'incubation. Cela devient sensible pour quiconque s'aperçoit de l'insuffisance

d'élaboration qui a condamné ces quelques études à n'être que de simples Essais. Aussi la diversité des opinions émises est-elle surtout due au peu de fixité des conceptions correspondantes. Nous aurions voulu pouvoir faire mieux; les circonstances ne nous l'ont pas permis.

Toutefois, les esprits dégagés des anciennes croyances, et désireux de connaître les idées modernes, pourront puiser quelques lumières dans cette brochure, à la condition de discerner ce qui est positif et ce qui ne l'est pas. Nous avons cherché, sans aucune prévention, à démontrer ou au moins à faire ressortir ce que nous considérions comme vrai; nous avons adopté franchement les doctrines positives et quelquefois aussi certaines idées matérialistes, lorsque (à tort ou à raison) ces dernières nous ont paru fondées. Il peut se faire que quelques unes de nos théories se contredisent; mais elles ne rétrogradent pas. S'il n'y a pas homogénéité, du moins y a-t-il progression et développement.

En disant progression et développement, nous voulons exprimer le caractère plus positif et en même temps plus religieux des derniers Essais par rapport aux premiers. Au lieu de s'éloigner de la religion, ils s'en rapprochent au contraire. Mais qui dit religion, ne dit pas pour cela christianisme. Il n'y a aucun rapport nécessaire entre le christianisme et la religion. Le rapport existe, il est vrai, et nous le reconnaissons; mais il aurait pu ne pas exister. Selon nous, ou plutôt d'après Auguste Comte que nous regardons de plus en plus comme notre maître, tant au point de vue religieux qu'au point de vue philosophique, la religion consiste dans l'état d'unité qui caractérise notre nature quand toutes ses parties concourent à un même but, et que tous les membres de la société travaillent en vue d'un même résultat. Ce double but, au fond, est le même dans les deux cas : c'est toujours le bonheur (1), individuel dans le premier cas, collectif dans le second. L'unité s'obtient en faisant prévaloir les sentiments moraux; et l'on se rapproche de l'état religieux d'autant plus que l'on tend davantage vers cette prépondérance morale. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette religion ne s'impose pas au nom d'une autorité absolue que l'homme n'a aucun droit de contrôler; elle ne s'impose que par la démonstration et l'évidence, et reste toujours susceptible de vérification, ce qui est bien diffé-

(1) Il se trouvera, nous n'en doutons pas, des personnes malveillantes pour interpréter ces paroles dans le sens matérialiste. Nous nous contenterons de faire remarquer que *toutes les religions* ont eu en vue le *bonheur* de l'homme, et l'on ne peut donner à ce sujet d'exemple plus frappant que celui du christianisme qui fait briller à nos yeux la séduisante fiction d'un bonheur éternel. Seulement, nous qui ne croyons pas au bonheur futur, nous sommes obligés de nous restreindre au bonheur présent.

rent. Sans doute, la prétention de trancher du premier coup une question de cette importance serait aussi extravagante que mal fondée. C'est pourquoi nous devons protester, en passant, contre la prétention, tout aussi extravagante et tout aussi mal fondée de ceux qui veulent juger le positivisme avant de l'avoir étudié. Mais nous voulons simplement attirer, sur la grande conception religieuse d'A. Comte l'attention de tous les hommes sensés, pour les engager à prendre connaissance d'une doctrine qui est encore à peu près inconnue et qui vaut la peine d'être approfondie.

26 octobre 1876.

L. ADRIAN.

ESSAIS SUR QUELQUES POINTS DE PHILOSOPHIE POSITIVE

I

DE LA MORALE POSITIVE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CHRISTIANISME

Quand on a, je ne dirai pas approfondi, mais seulement entrevu, en quelque sorte, les doctrines des hommes on reste frappé du vague des conceptions, de l'incohérence des idées, mais aussi, bien souvent, de la noblesse et de la grandeur des aspirations. Au nombre de ces conceptions tout à la fois vagues et grandioses, se place la morale, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent. La morale est sans contredit la plus utile de toutes les sciences, puisque de la stricte observation de ses préceptes dépend immédiatement tout notre bonheur et celui de la

société; c'est aussi celle qui présente le plus de difficultés, et, par suite, le plus de confusion, et sur laquelle il est le plus difficile de s'accorder.

La morale peut être envisagée sous deux points de vue différents. On peut la concevoir comme l'ensemble de toutes les morales particulières qui ont existé et existent encore parmi les hommes : dans ce cas-là, on a un tableau représentant le développement successif des idées morales aux différents âges de l'humanité, et le développement simultané des mêmes idées, chez les différents peuples, à une époque déterminée. On peut entendre aussi par morale une science traitant des phénomènes moraux, ayant pour but la découverte des lois morales, ayant enfin sa méthode et ses principes particuliers. On peut faire rentrer dans la morale ainsi conçue, non-seulement la science morale, à titre théorique, mais encore l'art moral, à titre pratique. Nous adopterons ce dernier point de vue, et nous définirons la morale, la règle de la conduite. Nous pourrions maintenant la considérer dans ses différentes applications et distinguer entre la morale privée et la morale publique, la morale domestique et la morale sociale. Je me contenterai simplement de faire remarquer que la morale est en voie de formation; jusqu'à présent, elle a été exclusivement dogmatique; je montrerai tout à l'heure comment elle est devenue empirique et tend à revêtir le caractère scientifique.

Subordonner l'égoïsme à l'altruïsme, ou la personnalité à la sociabilité : telle est la suprême

question que soulève dès le premier abord l'étude de la morale; tel est le beau mais difficile problème après lequel, depuis quatre mille ans, s'acharne en vain l'humanité. Considérer la solution actuelle de ce problème dans ses rapports avec la théologie chrétienne, c'est ce qui constituera l'objet propre de cette étude.

I

De tout temps les hommes ont eu un système de croyances dont ils firent dériver une morale. Ce système n'a pas toujours été le même; mais toujours il a été nécessaire, et toujours aussi il a été s'améliorant de plus en plus. On conçoit sans peine que l'homme, cherchant le pourquoi de tant de secrets qui s'offrent spontanément à ses investigations, alors qu'il ne possède aucune notion scientifique, puise dans son imagination ces explications ingénieuses ou naïves que nous retrouvons non-seulement dans les mythologies de tous les peuples, mais encore dans les systèmes de philosophie et les religions des nations les plus civilisées. Les synthèses diverses ou conceptions d'ensemble touchant l'origine, l'essence ou la fin des choses, sont donc, dès le commencement, éminemment subjectives, aucune réalité objective ne correspondant dans la nature extérieure à ces poétiques légendes. De pareilles conceptions découle une morale dont les préceptes ne s'appuient nécessairement sur aucun fait scientifique. Il faut absolument qu'une auto-

rité quelconque la fasse accepter. Bouddha, Confucius, Lao-Tseu, Moïse, Jésus, Mahomet, en sont des exemples remarquables. La morale possède alors le caractère dogmatique qu'elle a d'ailleurs conservé dans ses différentes transformations. Elle devient un véritable code de lois émanant de la divinité même. Non-seulement elle impose ses préceptes, mais elle parle au nom d'une autorité suprême qui daigne révéler à l'homme les augustes mystères cachés dans l'essence des choses, et à laquelle il n'y a rien à objecter. Le trait le plus saillant du système théologique est la croyance en une ou plusieurs volontés surnaturelles, ordinairement puissances capricieuses ou despotiques qui peuvent, d'un mot, nous anéantir, comme elles nous ont, d'un mot, tirés du néant. Devant cette volonté arbitraire qui est la seule règle de l'univers, toute résistance de la part de l'homme n'est pas seulement impie et sacrilége, elle est encore insensée. Aussi la morale théologique a-t-elle nécessairement un immense pouvoir sur ses adeptes, et l'on peut dire qu'elle a tour à tour porté l'homme au dernier degré de l'héroïsme et à l'extrême limite du fanatisme. Le Décalogue, l'Évangile, le Coran, donnent la mesure de l'influence qu'est capable d'exercer sur les hommes une morale révélée.

Dans la religion chrétienne, la morale n'a pas seulement ce caractère dogmatique commun à toutes les morales théologiques; elle porte encore l'empreinte du système particulier dont elle dérive. Le christianisme concentre tout le gouvernement

de l'univers entre les mains d'un seul être, omnipotent et omniscient, éternel et infini. Devant cette puissance sans bornes, l'homme, être vil et abject, qui a osé transgresser la loi divine, ne peut que se prosterner le front dans la poussière et trembler. Cependant, l'homme pécheur ne pouvait subsister devant cette majesté redoutable qui remplit l'univers. Jésus fut le premier qui enseigna à ses disciples à dire : Notre Père, qui êtes aux cieux... C'est en cela que consiste surtout l'originalité du monothéïsme chrétien. Il rapprocha l'homme de Dieu et conçut la divinité comme la Providence de l'homme : « Considérez les corbeaux, disait Jésus avec la douce onction qui lui était habituelle; considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont ni celliers, ni greniers; cependant Dieu les nourrit. Et combien êtes-vous plus excellents qu'eux!... Considérez les lis et voyez comme ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous déclare que Salomon, même dans toute sa magnificence, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu a soin de vêtir de la sorte une herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qu'on jettera demain dans le feu, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi! Ne dites donc pas avec anxiété : Que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi serons-nous vêtus? car ce sont les païens et les gens du monde qui se préoccupent de toutes ces choses, et votre Père sait assez que vous en avez besoin. » Enfin lorsque la grande victime du Calvaire eut rougi de son sang le bois de

la croix, l'humanité fut irrévocablement réconciliée avec Dieu et put espérer dès lors habiter un jour dans les célestes tabernacles.

La morale qu'enseigna Jésus fut par lui à peine ébauchée : deux mots, si l'on s'en rapporte à l'esprit même de l'Évangile, peuvent la résumer tout entière : croire et aimer; puis dans le lointain, comme un brillant mirage, apparaissait la douce lumière du royaume de Dieu réservé aux pauvres et aux simples de cœur. Telle était la suave et poétique morale que Jésus en mourant laissait à ses disciples. Ce n'est pas là toute la morale chrétienne. Le fougueux et austère saint Paul, après avoir persécuté les disciples, s'empare de la doctrine du Maître, la refond en quelque sorte, et lui imprime le cachet indélébile que dix-huit siècles n'ont pas encore effacé. Célestin de Blignières décrit ainsi, d'après A. Comte, le rôle de saint Paul dans le développement de la morale chrétienne : « Quoiqu'il n'ait écrit que des lettres, elles sont assez décisives pour démontrer que, seul, il saisit alors l'ensemble d'une doctrine qui ne comporta jamais que des traités partiels, parce qu'elle devint nécessairement contradictoire quand sa destination sociale ne rectifia pas ses vices intellectuels. Toutes les conceptions essentielles du catholicisme se trouvent déjà caractérisées dans ces opuscules, et le vague mental et moral des livres plus vénérés dont on les entoure, en fait mieux ressortir le mérite. Dans sa théorie de notre constitution, saint Paul posa directement le problème humain, d'après l'antagonisme permanent entre la nature et la grâce(1). » Ainsi, le problème fondamental de la morale et sa solution provisoire se trouvent exposés pour la première fois dans la doctrine de saint Paul. La lutte constante de l'esprit contre la chair, de la nature contre la grâce, c'est-à-dire de l'égoïsme contre l'altruïsme, d'une part; le triomphe de la charité par la foi en Jésus-Christ, d'autre part, nous font voir clairement quel fut dès lors le but de la morale chrétienne et les moyens qu'elle mît en œuvre pour y atteindre. Ce que saint Paul écrivait aux Galates montre bien quel était le mécanisme, si je puis ainsi parler, de la nouvelle morale : « Vous êtes appelés, mes frères, à un état de liberté; ayez soin seulement que cette liberté ne vous serve pas d'occasion pour vivre selon la chair : mais assujettissez-vous les uns aux autres par une charité spirituelle... Je vous le dis donc : conduisez-vous selon l'esprit et vous n'accomplirez point les désirs de la chair. Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, et ils sont opposés l'un à l'autre; de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez... En Jésus-Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui est animée de la charité (2). » — « Malheureux homme que je suis, dit encore saint Paul écrivant aux Romains, qui me délivrera de ce corps

(1) *Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives*, par C. de Blignières, 3e part. Paris, 1857.
(2) Galates, v. 6, 13, 16, 17.

de mort? Ce sera la grâce de Dieu, par Jésus-Christ, Notre Seigneur. Et ainsi je suis moi-même soumis et à la loi de Dieu, selon l'esprit, et à la loi du péché, selon la chair (1). » On le voit, la question est nettement déterminée; l'esprit, dans sa lutte incessante contre la chair, est incessamment vaincu; il a besoin du secours de la charité, qui, de son côté, doit s'alimenter continuellement aux sources vives de la grâce. Il est facile de reconnaître, sous cette enveloppe théologique, les ressorts moraux et intellectuels que recèlent l'esprit et le cœur humains. Mais l'ignorance complète dans laquelle on était alors des lois de notre nature, obligea nécessairement de recourir à une volonté surnaturelle.

Il serait malaisé de se représenter la force incalculable que peut communiquer à un homme une conviction sans bornes, jointe à des facultés morales surexcitées par l'imagination religieuse. Or, le christianisme nous présente ce double caractère d'une foi sans limites et d'un état moral toujours susceptible d'une certaine exaltation. Aussi, le véritable sentiment chrétien est loin d'être calme; il ne connaît que l'enthousiasme; comme les premiers chrétiens, sous le feu de la persécution, il n'attend pas la mort, il va la chercher. L'égoïsme conservateur de l'individu est regardé avec un suprême dédain. L'instinct naturel de la conservation de l'espèce

(1) Romains, VII, 24, 25. Il est digne de remarque que cette lutte permanente entre la nature et la grâce, qui fait le fond de la doctrine de saint Paul, ne se trouve pas dans les Évangiles.

n'est plus qu'une faiblesse de la chair qu'il faut combattre à outrance. Cette disposition d'esprit donne naissance à un nombre considérable de communautés religieuses, dont les membres se refusent les joies les plus légitimes de la famille, et dont le résultat le plus direct, si tous les hommes avaient été animés du véritable esprit évangélique, aurait été l'extinction complète de la race humaine. Le spiritualisme chrétien n'est en réalité qu'une sorte de christianisme bâtard et dégénéré dont auraient rougi les premières générations de martyrs. L'élément du vrai chrétien, c'est l'idéalisme dans la plus haute acception du mot. Ce corps, où notre âme est captive, cette terre, cet univers, où la matière, et la matière seule, offusque nos yeux, que sont-ils autre chose que les formes changeantes et périssables des réalités éternelles? « Le ciel et la terre passeront, a dit le Maître, mais mes paroles ne passeront point. » Qu'est-ce qui dure, si ce n'est l'Évangile éternel? qui est-ce qui dure, si ce n'est Celui qui était avant tous les siècles et dont les années ne finiront jamais? Encore un jour, encore un moment, et pour ceux qui auront été lavés dans le sang de l'Agneau, commenceront les béatitudes sans fin de l'éternité!...

Écoutez maintenant l'Église fulminer ses malédictions contre les incrédules: « Qu'il soit anathème celui qui se fait de la raison un instrument impie pour sonder les vérités sacrées de la foi! Qu'il soit rayé du nombre des justes, et qu'il ait sa demeure à jamais parmi les réprouvés et les démons! » — On

reste confondu, lorsque l'on voit les ministres d'une doctrine qui se croit appelée à régénérer la société, prêcher au peuple, publier dans leurs écrits de telles exagérations et se faire de sang-froid les apôtres d'une pareille intolérance.

Je ne chercherai pas à dépeindre ce qu'il adviendrait si le joug de la foi chrétienne parvenait à s'assujettir complétement la raison humaine. Je me contenterai de faire remarquer cette parole significative (dont je ne m'exagère cependant pas la portée) d'un des plus grands apologistes du christianisme, de Pascal : « Faites comme ceux qui croient, dit-il naïvement, cela vous fera croire et vous abêtira. »

Ainsi, tandis que le sentiment et l'imagination prennent un libre essor dans le ciel théologique des chrétiens, la foi, au contraire, coupe systématiquement les ailes à la raison, et lui pose orgueilleusement les limites que, sous peine d'impiété, il lui est interdit de franchir. Telle est la situation qui nous est faite par le christianisme; accepterons-nous cette situation? Accepterons-nous l'Évangile, tout en renonçant à faire vivre et à développer la morale encore rudimentaire qu'il renferme? ou bien, laissant de côté les rêves religieux qui bercèrent si délicieusement les pêcheurs du lac de Génézareth, chercherons-nous une morale qui soit réellement capable de répondre aux besoins actuels de la société? La réponse à cette question se présentera naturellement lorsque nous aurons examiné en quoi consiste la morale, dégagée des mythes

théologiques et des entités métaphysiques qui l'obscurcissent et la dénaturent.

II

Je n'ai pas cherché à faire ressortir le rôle qu'ont joué dans la formation définitive du christianisme le vieil esprit théocratique et exalté de la nation juive, et les spéculations plus calmes, mais extrêmement vagues, de la métaphysique grecque. Je crois avoir suffisamment montré comment la théologie en général, et le christianisme en particulier, se rattachent à la grande catégorie des synthèses subjectives.

La notion de synthèse subjective suppose nécessairement l'existence ou au moins la possibilité d'une synthèse objective, c'est-à-dire que si nous pouvons concevoir une doctrine qui n'ait d'autres raisons d'être que les visions plus ou moins fantastiques de notre cerveau, nous pouvons tout aussi facilement concevoir une autre doctrine, qui s'appuie au contraire sur la réalité, et que l'observation des faits rende constamment vérifiable. Cette synthèse objective ne pouvait être et n'a été constituée que de nos jours ; car, tandis que la première base ses conceptions sur de simples vues de l'esprit, celle-ci au contraire rassemble péniblement, longuement, patiemment, tous les faits, toutes les observations qu'elle peut recueillir ; elle les met en ordre, elle les classe avec soin, et conclut, non pas à l'existence de volontés surnaturelles qu'elle n'a

aucun moyen de constater, non pas à un enchaînement chimérique de causes sans terme dont elle ne pourra jamais embrasser l'ensemble, mais bien à l'existence de certaines lois fixes, immuables, que l'observation et l'expérience lui ont irréfutablement démontrée. Tandis que dans l'ancienne synthèse tout est vague, ici tout est précis. Nous ne prendrons pas une loi astronomique pour la loi de certains phénomènes économiques ou industriels ; les lois intellectuelles ne se confondront pas dans notre esprit avec les lois mathématiques. Nous savons distinguer entre la logique et l'algèbre, entre l'esthétique et la morale. Chaque chose a sa place fixée d'avance, et qu'aucun raisonnement ne saurait changer. Un enchaînement toujours méthodique nous conduit des phénomènes plus simples aux phénomènes plus compliqués. Nous passons, sans qu'aucune autre marche puisse nous être plus avantageuse, des phénomènes mathématiques aux phénomènes astronomiques ; de ceux-ci aux phénomènes physiques puis aux phénomènes chimiques ; la connaissance de ces derniers nous rend possible l'étude des phénomènes biologiques, auxquels succèdent les phénomènes sociologiques ; et enfin la morale (1) s'appuyant sur les notions abstraites qui résultent de chaque science particulière, nous permet d'instituer, sur la base inébranlable que nous fournit la synthèse objective ou science proprement dite, une synthèse subjective, c'est-à-dire abstraite, mais toujours positive ; celle-ci systématisant par la philosophie l'ensemble des connaissances abstraites, celle-là systématisant par la science l'ensemble des connaissances concrètes qui sont toujours sujettes à expérimentation.

(1) Cet enchaînement hiérarchique des sciences fondamentales, qui est une des plus belles découvertes philosophiques de notre siècle, est due au génie d'Auguste Comte.

De la sorte, le savoir abstrait et subjectif s'appuie toujours sur une base concrète et objective. Là est toute la solidité de la synthèse moderne. Cette base pourra s'élargir ; elle pourra s'accroître indéfiniment ; elle ne sera jamais renversée.

La morale prend spontanément le caractère propre à la synthèse correspondante. Cette dernière est-elle théologique ? la morale sera religieuse ; si la synthèse, au contraire, est positive, c'est-à-dire basée sur la science, la morale sera scientifique et expérimentale : scientifique, parce qu'elle aura une certaine méthode pour étudier un ordre de phénomènes déterminés ; expérimentale, parce qu'elle aura recours à l'expérimentation pour découvrir les lois de ces phénomènes. Mais la morale ne se borne pas à la recherche des lois. L'art moral s'empare des résultats qui lui sont fournis par la science et s'en sert pour arriver à ses fins. Le problème fondamental posé par la science morale est le suivant : renfermer l'égoïsme dans ses justes limites et développer indéfiniment les facultés altruïstes. « Toute la morale, dit M. Littré (1), est une dérivation de deux impulsions, l'égoïsme et l'altruïsme, qui eux-

(1) La *Science au point de vue philosophique*, 3e édition. Paris, 1873.

mêmes proviennent : l'un, de la nécessité de nutrition qui est imposée à la substance organisée pour qu'elle subsiste comme individu, et l'autre, de la nécessité d'aimer qui lui est imposée fondamentalement par l'union des sexes pour qu'elle subsiste comme espèce... C'est d'un fond simple que tout part pour croître en complexité et en raffinement. » Il en est, en effet, des phénomènes moraux comme de la science en général : ils vont se compliquant de plus en plus, à mesure que nous pénétrons dans le domaine soumis à nos recherches. C'est ainsi que nous arrivons, de développement en développement, à la théorie de la liberté morale et de la responsabilité individuelle. Un des principes élémentaires de la morale établit que les croyances se combinent avec les affections pour diriger la conduite. Si elles se combinent avec les affections égoïstes, la conduite sera immorale ; si au contraire elles se combinent avec les affections sympathiques, la conduite sera conforme au bien. Il ne s'agit plus maintenant que de savoir comment la raison peut prêter son concours à l'altruïsme, plutôt qu'à l'égoïsme. Je ne m'arrêterai pas à démontrer combien il est nécessaire que le sentiment n'aveugle pas la raison, et que celle-ci, de son côté, n'en impose pas à celui-là par un étalage de sophismes perfides. Il faut, de toute nécessité, que nous sachions, d'après les renseignements toujours positifs que nous fournit la science morale, dans quelles circonstances doit triompher le bien, et dans quelles circonstances le mal ; en un mot, il faut que nous connaissions

les lois qui régissent l'un et l'autre, et de plus, que l'art moral nous enseigne comment nous devons procéder pour faire concourir leur fixité naturelle au triomphe du bien. A cette condition, mais à cette condition seulement, nous posséderons la somme de volonté, de liberté et de responsabilité que la morale exige de nous. « L'analyse expérimentale de la volonté, dit l'écrivain que j'ai cité tout à l'heure (1), a montré qu'il n'y avait d'autre action sur elle que l'action des motifs, et qu'au moment de la décision, c'était le plus fort qui l'emportait... La liberté de l'homme ne consiste pas en ce qu'un motif plus faible l'emporte sur un plus fort ; cela est impossible : elle consiste à augmenter le nombre des motifs dans l'esprit de l'individu, afin que leur conflit l'éclaire et le soustraie à la toute-puissance d'un motif unique. Plus un être vivant est bas dans l'échelle zoologique, plus un être humain est bas dans l'échelle psychique, moins il a de motifs à sa disposition, et plus il est exposé à être la proie d'un seul, qui, s'il est mauvais, l'entraînera à tout mal. Or, le moyen capital d'augmenter pour chacun le nombre des motifs est l'éducation. Non que ce soit une panacée infaillible et universelle ; il n'y a pas plus de panacée en sociologie qu'en médecine ; mais elle guérit beaucoup de maux, si elle ne les guérit pas tous... »

Le sentiment représentant l'impulsion, le moteur qui fait agir et qui imprime à la conduite son

(1) Littré, id.

caractère particulier, le rôle de la raison est donc de diriger, de régler cette impulsion, c'est-à-dire de puiser dans la connaissance des conditions du bien et du mal les motifs nécessaires pour assurer une prépondérance toujours croissante aux affections sympathiques. Ajoutons à cela que l'altruïsme, sous l'influence d'une conviction profonde, est capable de déployer une force surhumaine. Mille faits, au besoin, viendraient à l'appui de cette assertion. Je me contenterai de citer ce passage caractéristique d'un ouvrage intitulé : *La morale positive*, du docteur Clavel : « L'ordre étant obtenu dans la vie individuelle, il faut l'obtenir dans la vie collective, et établir la loi du bien dans les rapports des hommes. Peu importe que ce bien exige la peine, le travail, le sacrifice et la mort même ; se faire le martyr d'un sentiment ou d'une idée, c'est se donner la plus poignante des voluptés. Avec la morale matérialiste du dix-huitième siècle se produisirent la Révolution française et des dévouements qui n'ont rien à envier à la foi spiritualiste. On vit un million d'hommes qui, pour la plupart, étaient athées et n'espéraient rien au-delà de ce monde, offrir leur vie en sacrifice et consacrer tout leur être à une idée ; mais le peu de succès qu'obtint le dévouement de ces hommes, militant pour ce qu'ils croyaient être la véritable doctrine des rapports sociaux, montre une fois de plus que la métaphysique est aussi impuissante à donner la loi de ces rapports que la loi des autres faits naturels (1). »

(1) *La Morale positive*, par le Dr Clavel. Paris, 1873.

III

On voit par ce qui précède qu'au point de vue abstrait, la science morale s'appuie sur l'invariabilité des lois qui régissent les différents phénomènes de l'existence affective. Elle cherche à connaître ces lois pour permettre l'amélioration, dans les limites du possible, des facultés correspondantes. Au point de vue concret, l'art moral a pour but de créer et de multiplier les conditions essentielles de la moralité, et de resteindre de plus en plus les conditions contraires. Malgré le peu de développement de la science morale actuelle, sa base est posée ; ses limites sont nettement tracées ; elle a son but ; elle a sa méthode qui lui est propre. Elle fait maintenant partie intégrante de la science ; elle est et restera scientifique (1). Ayant dépouillé le caractère dogmatique qu'elle avait dans l'ancienne synthèse, pour revêtir définitivement le caractère expérimental, un développement lent, sans doute, mais continuel et progressif, lui est désormais assuré, grâce à la persévrance infatigable avec laquelle sont menées les recherches dans le triple domaine biologique, sociologique et moral.

Je ne pouvais, dans un travail comme celui-ci, développer en détail toutes les différentes parties de la morale. Les rapports que j'avais à montrer entre elle et le christianisme m'interdisaient tout autre

(1) V. Célestin de Blignières. *Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positive*, 4e partie.

développement. Il ne me reste plus maintenant qu'à faire voir une dernière catégorie de rapports, qui compléteront au point de vue historique, la série déjà commencée au point de vue dogmatique.

Dans le christianisme, où dominait surtout l'élément théologique, l'intervention divine était à chaque instant nécessaire pour que l'homme pût se maintenir dans le chemin étroit et escarpé qui mène au ciel. La voie commode et spacieuse de la perdition, au contraire, accumulait sous les pas de l'homme mondain les précipices couverts de fleurs, savamment disposés par l'astuce diabolique du prince des ténèbres. Je ne chercherai pas à me prévaloir de ce dualisme entre Dieu, ou l'esprit du bien, et Satan, ou l'esprit du mal, qui, sous le couvert d'une antique mythologie, représente clairement l'opposition que nous avons déjà constatée entre l'esprit et la chair, la nature et la grâce, d'après le langage de saint Paul, entre les affections égoïstes et les affections sympathiques, selon le langage plus explicite de la philosophie moderne. Les doctrines philosophiques qui surgirent plus tard substituèrent à la notion théologique de la grâce, la conception purement métaphysique de la conscience. Cette nouvelle conception consistait en une sorte de révélation intime et permanente, destinée à nous guider dans le chemin de la vie. Rien de plus commode, en vérité, que cette voix intérieure, que ce démon familier, qui nous crie à chaque instant en quoi consiste le bien et en quoi consiste le mal, sans que nous ayons besoin pour le savoir de rien faire, sinon

d'écouter ce qu'il nous dit. Le christianisme s'appropria cette nouvelle théorie ; par contre, la métaphysique se fît chrétienne. On vit de graves écrivains, nourris dans les abstractions métaphysiques, parler le langage de la théologie, et des théologiens renommés ne se firent pas faute d'employer les subtilités et les arguties décevantes de la scolastique. Le christianisme avait cessé d'être la religion de Jésus ; ce n'était plus qu'un mélange barbare et incohérent de formules métaphysiques et de propositions théologiques. Jésus et ses disciples, s'ils étaient revenus sur la terre, auraient demandé, sans doute avec une certaine curiosité, quelle était cette singulière doctrine que l'on disait avoir été prêchée par eux. Le libre arbitre ne pouvait venir à bout de s'accorder avec la théorie de la grâce. La prédestination se heurtait contre la justice et la providence divines. La conscience luttait en vain pour se débarrasser de la révélation, et prétendait s'attribuer à elle seule l'autorité qu'elle enlevait à l'Évangile. Le génie de vingt Bossuet aurait été insuffisant pour débrouiller un pareil chaos. Néanmoins, l'impulsion était donnée. La pensée s'émancipait ; la science se constituait et de nouvelles notions commençaient à se faire jour. La conception de lois gouvernant toutes choses était mise en pleine lumière par le matérialisme du siècle dernier. Cette grande idée prît de la consistance, se développa insensiblement, et la théologie, qui avait fini par reconnaître les découvertes de la science, après les avoir préalablement condamnées, en accepta égale-

ment les principes fondamentaux. Actuellement, théologiens et métaphysiciens ont recours de plus en plus à l'expérience, et finalement, la morale théologique qui ne peut que perdre considérablement à une confusion intellectuelle semblable à celle par laquelle elle a passé, ne continue à subsister que parce qu'elle en appelle à l'expérience. Ce n'est là pourtant, il faut le reconnaître, qu'une phase purement empirique, vu la contradiction flagrante qui se manifesterait aussitôt entre l'ancienne conception et la nouvelle, si, admettant celle-là, on admettait celle-ci au point de rechercher les lois des phénomènes moraux. On pourrait donc croire que c'est une pure illusion que d'invoquer des faits, comme on le voit faire maintenant tous les jours, en faveur de la religion et de la morale religieuse. Ce serait une erreur. Sans doute, vouloir établir la religion et la morale sur des faits isolés les uns des autres, qu'aucune théorie ne relie entre eux, dont on n'a nullement découvert, que dis-je ? découvert, dont on n'a même pas cherché les lois, vouloir établir la religion et la morale sur de pareilles bases, ce n'est là leur donner ni le caractère scientifique, ni même aucun caractère de certitude. C'est prendre la méthode empirique, qui est trompeuse entre toutes, pour la vraie méthode scientifique ; c'est prendre l'ombre pour le corps. Enfin c'est faire preuve de l'ignorance la plus complète à l'égard de la différence qui existe, entre une méthode qui aboutit à la découverte des lois et une méthode qui se contente purement et simplement de la constatation

des faits. Néanmoins, on ne saurait trop le répéter, cette voie empirique dans laquelle s'engagent à la fois la théologie et la métaphysique est, à nos yeux du moins, le gage de leur future transformation. C'est en même temps une transition nécessaire entre l'ancienne et la nouvelle synthèse. C'est ainsi qu'après avoir passé de la morale théologique à la morale métaphysique, nous arrivons à une morale démontrable, expérimentale, positive, capable de progresser et de se développer indéfiniment, et sur laquelle il sera enfin possible d'asseoir le bonheur de l'homme et de la société.

II

ÉTUDE SUR L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Il y a bien des gens qui ne considèrent l'*Imitation de Jésus-Christ* que comme un livre de dévotion, pour ne pas dire de superstition, et dans lequel ils ne daigneraient pas seulement jeter les yeux. Ce mépris irrationnel et peu philosophique pour le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, comme le disait un écrivain célèbre, est intimement lié à un mépris tout aussi irrationnel et tout aussi peu philosophique pour le moyen âge en général et le catholicisme en particulier. L'*Imitation* est un livre éminemment catholique. Je dirai plus : c'est un livre mystique. Or, le mysticisme catholique a toujours eu le privilége d'exciter le plus vif enthousiasme chez ses adeptes et le plus profond mépris chez ses détracteurs.

Pendant toutes les guerres, toutes les désolations, toutes les calamités qui signalèrent si tristement le moyen âge, un immense désir de justice et de paix s'était emparé des âmes. Les élans d'une tendresse raffinée, les écarts d'une imagination toujours un peu exaltée contribuèrent beaucoup à faire naître, entre les chrétiens et leur divinité ou quelque autre puissance céleste, ces communications mystérieuses qui étaient ordinairement le but de la vie ascétique. On fuyait la société, où l'on n'avait trouvé que le dégoût et l'amertume, et l'on se réfugiait dans ces retraites silencieuses, asiles de la prière, qui offraient au moins le calme et le repos à des esprits souvent poursuivis par le remords. On renonçait pour toujours aux joies fugitives et trompeuses des enfants du siècle pour ne plus s'occuper que des biens impérissables que la rouille ne saurait ronger et que les voleurs ne sauraient dérober. C'est ainsi que dans ses nombreux monastères, loin de la dépravation des cours et de la férocité des mœurs guerrières de ce temps-là, l'Église conservait encore pieusement le souvenir grandiose d'un Dieu mort pour nous sur la croix et la mémoire touchante de ses premiers martyrs qui scellèrent de leur sang la doctrine du Dieu fait homme. Des visions fréquentes, des entretiens ineffables entre Jésus-Christ et l'âme fidèle, venaient compléter tout naturellement cette vie d'amour et de pardon. Le sacrifice sanglant qui a rougi le bois de la croix se dérobait aux regards dans ces moments d'effusion mystique où l'âme du croyant s'épanchait

avec délices dans le sein de Dieu. Ce n'était pas Jésus crucifié, mais Jésus glorifié qui s'offrait à l'adoration de ses élus, le front couronné de la triple auréole de sainteté et illuminé des rayons de la béatitude céleste. Les âmes privilégiées auxquelles il fut donné d'entretenir ce commerce surnaturel avec la divinité ont toujours eu à leur disposition, on le conçoit sans peine, un autre langage que le langage ordinaire, et devant lequel l'art humain reste comme anéanti. C'est en cela que consiste surtout ce don de l'inspiration dont Moïse, David, Isaïe, Jérémie nous avaient déjà offert de si magnifiques spécimens. Ce fut, sans aucun doute, sous la dictée de cette voix intérieure, et sous l'influence de la contemplation extatique, que l'auteur de l'*Imitation* écrivit ces admirables entretiens empreints d'une beauté morale si pure, et qui sont encore, à notre époque blasée, le guide le plus parfait de la vie spirituelle.

Au point de vue de la doctrine, et si l'on ne considère que les vérités qu'elle renferme, l'*Imitation* n'est pas autre chose que le lien et la transition entre la doctrine primitive du christianisme et la philosophie moderne. Le lien est manifeste et la transition ininterrompue entre la fameuse *Épître aux Romains*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et le *Système de politique positive*, trois grandes œuvres représentées respectivement par trois grands noms : saint Paul, A. Kempis (1) et A. Comte.

(1) Quoiqu'il y ait de fortes présomptions que Gerson est l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, j'ai cru devoir me conformer à l'opinion généralement répandue, qui l'attribue à Thomas-A-Kempis.

Quand on considère la haute portée et l'immense influence de l'*Imitation*, on se convainc facilement que l'esprit qui l'inspira ne fut pas aussi rétrograde que l'on voudrait nous le faire croire. Cet ouvrage parut à une époque qui déjà commençait à élaborer les éléments de l'avenir. Sans doute un grand nombre d'écrivains et de philosophes, acharnés à la destruction du catholicisme, se sont plu à qualifier cette époque de barbare, de ténébreuse, d'intolérante, de fanatique. A toutes ces attaques, et sans nier ce qu'elles contiennent de vrai, je répondrai par un seul mot : Cette époque fut une époque de foi, et son idéal était au ciel.

Inclinons-nous, au contraire, devant ces hommes qui péchèrent plutôt par excès d'idéalisme que par excès de matérialisme, et qui échappèrent, par un ascétisme rigoureux, aux convoitises toujours dangereuses de la chair. Pardonnons-leur d'avoir placé trop haut leur idéal, de l'avoir placé tellement haut qu'il a laissé et laissera toujours nos désirs inassouvis. Des millions de catholiques, auxquels était interdite la lecture de l'Écriture sainte, puisèrent dans l'*Imitation* le courage au milieu des épreuves, la résignation et le dévouement. Pendant longtemps, le livre de A. Kempis fut l'unique nourriture et l'unique consolation, tout à la fois, de ces âmes ardentes et délicates qui fuyaient la terre pour mériter le ciel.

L'auteur de l'*Imitation* avait lui-même donné

l'exemple de cette vie de renoncement et de prière, dont il contribua tant à propager le goût. Né en 1380, il entra, à l'âge de dix-neuf ans, au monastère de Sainte-Agnès, près de Zwol, en Hollande. Il écrivit, outre l'*Imitation* qu'on lui attribue généralement, divers écrits ascétiques dont le mérite, paraît-il, est fort inférieur. Il consacra sa longue existence aux exercices de piété, aux jeûnes, aux prières, aux mortifications, à la contemptation des choses du ciel, et mourut âgé de quatre-vingt-onze ans. Il suffit, pour le peindre tout entier, de quelques paroles comme celles-ci, dont l'*Imitation* est remplie :

« O vérité, mon Dieu, faites que je sois un avec vous dans un éternel amour !

« Je m'ennuie souvent de tant lire et de tant écouter : en vous est tout ce que je cherche et tout ce que je désire.

« Que tous les docteurs se taisent ; que toutes les créatures soient en silence devant vous ; parlez-moi vous seul (1)... »

Une résignation parfaite, une soumission absolue à la volonté divine, est un des traits les plus frappants de l'*Imitation ;* le sacrifice complet de nos opinions à la vérité révélée n'est qu'un corollaire de ce principe fondamental. Jésus-Christ s'adressant au fidèle, dans l'*Imitation*, s'exprime ainsi : « Mon fils, écoute mes paroles, paroles de douceur qui surpassent toute la science des philosophes et

(1) Ces citations et toutes celles qui suivront sont tirées de la traduction de Genoude. Paris, 1845.

des sages du monde. » Puis l'auteur s'écrie plus loin : « Soumets-toi à Dieu ; captive ta raison sous la foi, et la lumière de la science te sera donnée selon qu'elle te sera utile et nécessaire. » Ce grand principe de la faiblesse et de l'ignorance de l'homme, et de la nécessité absolue pour lui de s'incliner devant l'ordre suprême, était éminemment propre à diriger la conduite au milieu des circonstances difficiles de la vie. Notons aussi qu'à cette époque, les théories positives de la nature humaine et de la morale n'existaient encore, si je puis ainsi parler, qu'à l'état de pressentiment. Et cependant nous voyons nettement formulée, presque à chaque page de l'*Imitation*, cette double obligation de la résignation dans la vie pratique et de la foi dans le domaine de la croyance. Quoi de plus propre, en effet, à faire naître le calme, la paix et la sérénité dans une âme troublée, qu'une complète soumission à ce que l'on considère comme la volonté divine ? Quoi d'étonnant qu'une grande âme et un noble cœur ait trouvé le repos sur ces hauteurs mystérieuses d'où les chrétiens considèrent les choses de ce monde ?

Au milieu de cette paix intérieure dont l'image vous séduit dans l'*Imitation*, il y a cependant un fonds inépuisable de tristesse ; tantôt ce sont les soupirs de l'âme pénitente qui gémit sur ses péchés ; tantôt ce sont les aspirations non satisfaites du fidèle vers la source de toute justice et de tout amour ; tantôt encore ce sont des plaintes qui s'exhalent du cœur avec un inexprimable sentiment

d'amertume à la vue de toutes les misères de cette vie.

« C'est vraiment une grande misère de vivre sur la terre.

« Plus un homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il sent mieux et qu'il voit plus clairement la dégradation de la nature humaine.

« Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, être assujetti à toutes les nécessités de la nature, c'est vraiment une grande misère et une grande affliction pour une âme pieuse qui voudrait être affranchie et libre de tout péché.

« Car l'homme intérieur est étrangement appesanti dans ce monde par les nécessités du corps...

« Malheur donc à ceux qui ne connaissent pas leur misère! Malheur encore plus à ceux qui chérissent cette misère et cette vie corruptible!...

« Le monde est pesant et amer à un homme touché d'une vraie componction.

» Le juste a toujours assez de sujets de pleurer et de gémir; soit qu'il se considère, soit qu'il réfléchisse sur les autres, il voit que nul ne vit ici-bas sans tribulation; et plus il se considère de près, plus il gémit.

« Le sujet d'une juste douleur et d'une grande tristesse intérieure, ce sont nos péchés et nos vices, dans lesquels nous sommes tellement ensevelis, que rarement pouvons-nous contempler les choses du ciel. »

Cette disposition morale se retrouve en plusieurs

endroits de l'*Imitation*. Elle découlait de l'essence même de l'esprit de cette époque, qui plaçait devant les yeux du chrétien un idéal inaccessible et, par conséquent, irréalisable. Car qu'était-ce que cette grande figure du Christ que nous trouvons dans maint chapitre? Qu'était-ce autre chose que la représentation concrète, quoique toujours subjective, d'un idéal imaginaire? Dans cette grande création, à la fois esthétique et morale, propre au catholicisme, et qui constitue le Jésus mystique, le divin consolateur des âmes qui apparaît au pénitent courbé sous le poids de ses péchés; dans cette grande création, inconnue des premiers chrétiens, qui n'avaient fait qu'idéaliser la personne du Messie, nous trouvons le secret tout à la fois de la force et de la faiblesse que communiquait aux âmes, non-seulement la vie ascétique, mais encore le catholicisme en général. Ce dégoût des choses de la terre, poussé jusqu'à la mélancolie la plus noire; cette soif de Dieu et des joies éternelles, ne tourmentèrent ordinairement, il faut bien le reconnaître, que des âmes élevées qui appréciaient à leur juste valeur les vanités de ce monde et reconnaissaient le néant de tout ce que les hommes ont coutume d'admirer. Ce profond ennui qui ne fait trouver de goût à rien de ce que le monde apprécie, poussait naturellement à lever les yeux vers le ciel. C'est toujours du ciel que le pécheur attendit le pardon, car la justice des hommes ne pardonne pas; c'est toujours du ciel que l'affligé attendit des consolations; c'est toujours du ciel que l'innocent attendit

la justice. Les mystiques du moyen âge y voyaient briller l'image resplendissante de Celui pour lequel toute âme chrétienne doit porter sa croix. Ils s'enivraient de délices dans la contemplation des célestes beautés que l'œil de tout homme ne peut pas voir. Mais la divine apparition durait peu. L'âme revenait de ce voyage ultrà-terrestre découragée, abattue, et souvent incapable de supporter désormais la vue des misères de la vie réelle. On s'explique par là le ton de profonde douleur qui règne dans certains chapitres de l'*Imitation*. Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir quelles sont les conséquences physiques de telles dispositions morales : « De pareilles orgies cérébrales, dit un écrivain (1), laissent des traces profondes ; ce sont de violentes douleurs dans tous les membres, une torpeur somnolente pendant plusieurs jours, un amer dégoût de la vie, un ardent désir de la mort .. Ou bien c'est une apathie voisine de la stupidité.... C'est un effet de cette grande et triste loi d'intermittence qui régit l'activité cérébrale et que l'on peut formuler ainsi : « Toute exacerbation dans la vie cérébrale est suivie d'une dépression corrélative. »

On peut ainsi expliquer, par diverses considérations scientifiques, bien des points caractéristiques que présentent les doctrines du mysticisme.

Quoi qu'il en soit, cette grande création esthétique et morale du Christ, dont j'ai parlé plus haut,

(1) Ch. Letourneau. *Physiologie des passions*. Paris, 1868.

fut incontestablement, malgré son caractère évident de mysticité, un réactif énergique contre les débordements sans nombre et les immoralités qui finirent néanmoins par envahir les couvents. Si le mysticisme et la vie ascétique n'inspirèrent finalement que le dégoût de la vie et un ennui incurable, il faut bien se garder de croire qu'ils n'eurent qu'une mauvaise influence sur la société. Bien loin de là, ils combattirent vigoureusement les désirs immodérés de la chair, et qui pourrait compter combien furent étouffés sous les macérations et le régime débilitant des pratiques claustrales ?

A côté de ces aspirations vers l'idéal divin, la plupart du temps excessives, et qui montaient tumultueusement en foule pendant les heures d'extase, nous trouvons d'autres paroles, inspirées sans doute par des moments plus calmes, et marquées d'un cachet incontestable de vérité philosophique. Il est bon de connaître aussi le côté calme de l'*Imitation*, si l'on veut bien apprécier son véritable caractère.

« Quand vous sauriez toute la Bible et toutes les sentences des philosophes, dit A. Kempis, que vous servirait tout cela sans l'amour et la grâce de Dieu ?...

« C'est la souveraine sagesse de tendre au royaume du ciel par le mépris du monde.

« Vanité donc d'amasser des richesses périssables et d'y mettre son espérance.

« Vanité de rechercher les honneurs et d'aspirer à s'élever.

« Vanité de suivre les désirs de la chair et de désirer ce dont il faudra bientôt être rigoureusement puni.

« Vanité de souhaiter une longue vie et de peu s'inquiéter d'une bonne vie.

« Vanité de ne songer qu'à la vie présente et de ne pas prévoir ce qui doit la suivre.

« Enfin, vanité de chérir ce qui passe si vite et de ne point se hâter vers la joie qui ne finit pas.....

« Quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre?

« Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, renoncer parfaitement à soi-même ; et, à cette hauteur de l'âme, comprendre que tout est sorti de vos mains et reconnaître que vous, le créateur de toutes choses, vous n'avez rien de semblable aux créatures...

« Il sera longtemps faible et courbé sur la terre, celui qui estime quelque chose hors de l'unique, de l'immense, de l'éternel bien ; car tout ce qui n'est point Dieu n'est rien et ne doit être compté pour rien...

« Seigneur, où ai-je été bien sans vous? Et où ai-je pu être mal, vous présent?

« J'aime mieux être pauvre à cause de vous que riche sans vous.

« Je choisis plutôt d'être voyageur sur la terre avec vous que de posséder le ciel sans vous.

« Où vous êtes, là est le ciel; et la mort et l'enfer sont où vous n'êtes pas.

« Il n'est point d'amis qui puissent me servir, point de protecteurs qui puissent m'aider, point de sages qui me donnent un conseil utile, ni de livres qui me consolent, ni de trésor assez grand pour me racheter, ni de lieux assez secrets pour me cacher, si par vous je ne suis assisté, aidé, fortifié, consolé, instruit et gardé. Car tout ce qui semble propre à acquérir la paix et la félicité n'est rien sans vous, et ne peut donner aucune joie... »

Écoutons maintenant ce que dit Jésus à l'âme fidèle :

« Mon fils, je dois être ta fin suprême et dernière, si tu désires être vraiment heureux...

« Car si tu te cherches toi-même en quelque chose, aussitôt tu languis en toi et tu deviens stérile.

« Rapporte donc tout à moi comme à ta fin principale, parce que je t'ai tout donné.

« Considère tous les biens particuliers comme découlant du souverain bien, et fais-les tous remonter à moi comme à leur source...

« Mon fils, ne te laisse pas émouvoir par la beauté et la subtilité des discours des hommes : car le royaume de Dieu n'est pas dans les discours, mais dans la vertu.

« Après avoir lu et appris beaucoup de choses, il en faut toujours revenir à un seul principe : c'est moi qui donne la science aux hommes; et je donne aux petits des connaissances plus claires que tous les hommes ne peuvent le faire...

« Suis-moi. Moi, je suis la voie, la vérité et la vie. Sans la voie, on ne marche pas ; sans la vérité, on

ne connaît pas ; sans la vie, on ne vit pas. Moi, je suis la voie que tu dois suivre ; la vérité que tu dois croire, la vie que tu dois espérer.

« Moi, je suis la voie inviolable, la vérité infaillible, la vie éternelle.

« Moi, je suis la voie la plus droite, la vérité suprême, la véritable vie ; la vie bienheureuse ; la vie incréée... »

Il est une chose dont je n'ai pas encore parlé, et qui tient une grande place dans l'*Imitation*, ou plutôt qui constitue le fond même de cet ouvrage : Il s'agit de l'amour de Dieu. Dans un sujet aussi élevé, où toutes les forces de notre âme sont encore insuffisantes pour bien concevoir l'idéal mystique qui s'offre à nos regards, je ne peux mieux faire que de laisser la parole encore une fois à l'auteur :

« O Seigneur, mon Dieu, mon céleste ami ! lorsque vous viendrez dans mon cœur, mes entrailles tressailleront.

« Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur, mon espérance et mon refuge au jour de mes angoisses...

« C'est une grande chose que l'amour, c'est le plus grand des biens ; seul il rend léger ce qui est pesant, et il supporte avec égalité toutes les vicissitudes de la vie.

« Car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable tout ce qui est amer.

« L'amour de Jésus est généreux ; il porte à de grandes choses, et il excite toujours à désirer ce qui est le plus parfait.

« L'amour aspire toujours en haut et ne se laisse arrêter par aucune chose d'ici-bas.

« L'amour veut être libre et dégagé de toute affection terrestre, afin que, ni la passion ne l'aveugle, ni le désir de quelque bien temporel ne l'embarrasse, ni la crainte de quelque mal ne l'abatte.

« Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, plus plein. Rien n'est meilleur dans les cieux et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures.

« Celui qui aime, court, vole ; il est dans la joie ; il est libre, et rien ne l'arrête.

« Il donne tout pour posséder tout ; il possède tout en celui qui est tout et au-dessus de tout ; il se repose dans celui qui seul est l'auteur et la source de tout bien.

« Il ne regarde pas aux bienfaits, mais il se tourne vers le bienfaiteur qui est au-dessus de tous les dons.

« L'amour souvent ne connaît point de bornes ; mais son ardeur l'emporte au-delà de toutes les bornes.

« L'amour ne sent point le fardeau, il ne considère pas le travail ; il tente plus qu'il ne peut : il ne s'excuse jamais sur l'impossibilité, car il croit pouvoir tout, et que tout lui est permis.

« Il est capable de tout, et il trouve des forces où celui qui n'aime pas languit et défaille.

« L'amour veille sans cesse ; dans le sommeil même il ne dort pas.

« Il est fatigué et non lassé ; chargé de chaînes, il n'est pas enchaîné ; effrayé, il n'est pas troublé ; mais comme une flamme vive et ardente, il s'élance en haut, et s'ouvre partout un passage.

« Si quelqu'un aime, il entend cette voix de l'amour, et ce grand cri que pousse aux oreilles de Dieu l'ardeur d'une âme embrasée : « Mon Dieu, mon amour ! vous êtes tout à moi, et moi tout à vous (Cant. 11. 16). »

« Dilatez mon cœur dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux d'aimer, de se fondre et de nager dans l'amour.

« Que je sois embrasé d'amour, m'élevant au-dessus de moi dans l'excès de ma ferveur et de mon ravissement.

« Que je chante le cantique de l'amour ; que je vous suive jusqu'au ciel, vous mon bien-aimé ; que mon âme défaille et s'épuise dans vos louanges, transporté de joie et d'amour.

« Que je vous aime plus que moi, et moi seulement à cause de vous ; et en vous, tous ceux qui vous aiment véritablement, comme l'ordonne la loi d'amour dont la lumière vient de vous. »

On m'excusera de n'avoir pas exposé le plan de l'ouvrage. Nous sommes en présence d'une doctrine dont les principes fondamentaux, naturellement confus, ne s'analysent pas. Le livre qui la renferme ne s'analyse pas davantage ; aussi ai-je supplée, par de longues citations, à ce défaut capital et du livre et de la doctrine.

Un grand penseur de notre époque, Auguste

Comte, a porté sur l'*Imitation* le jugement suivant : « Le principal défaut de cette admirable production consiste dans le défaut total de plan. Le quatrième livre a seul une véritable unité, et encore l'ordre des chapitres pourrait-il y être interverti sans inconvénient. Partout ailleurs, chaque chapitre pourrait le plus souvent être transposé à volonté, même d'un livre à un autre. Cela ne détruit nullement l'éminent mérite de cet incomparable poëme sur la nature humaine, où l'incohérence est surtout due aux croyances dominantes. Jusqu'à ce qu'il surgisse une autre suite de chants propres à diriger l'intime culture du cœur, cet informe chef-d'œuvre conservera toujours un prix infini, non-seulement comme haute satisfaction esthétique, mais surtout pour l'amélioration morale (1). »

L'ouvrage que nous venons d'examiner est le produit d'une époque d'aspiration religieuse ; aussi en porte-t-il l'empreinte ineffaçable. Le siècle où nous vivons est une époque de recherches scientifiques et philosophiques et de réorganisation sociale. Les croyances ont été bouleversées ; les anciennes idoles ont éte abattues. Ce rayonnement divin qui jadis descendait de la croix sur nos têtes pour nous purifier, n'existe plus pour nous. Le signe de la rédemption n'est plus désormais qu'un froid symbole, dépourvu de toute efficacité pour notre bonheur en cette vie. Quant à cet œil invisible qui présidait autrefois aux destinées de Jésus et de ses apôtres sur les bords du

(1) Cité par E. Littré, A. Comte et *la Philosophie positive*, 2e édit. Paris, 1864.

lac de Tibériade, cet œil invisible qui abaissait sur nous nuit et jour son regard paternel, cet œil invisible est-il quelque part dans l'immensité de l'espace qui nous entoure? Nous n'y voyons et n'y verrons probablement plus jamais que des globes semblables aux nôtres, qui roulent silencieusement dans leurs orbites solitaires, et qui répandent leurs rayons dans les espaces glacés.

Pour nous, hommes du dix-neuvième siècle, pour nous en particulier, dont l'éducation a été faite ou se fait actuellement sous l'austère discipline des sciences positives, les cieux ne racontent plus la gloire de Dieu.

Et c'est précisément en nous dégageant des préjugés inhérents aux anciennes croyances que nous sommes, nous, en mesure de mieux juger et de mieux apprécier la valeur morale de l'*Imitation*. Aussi, le positivisme envie-t-il au catholicisme cette grande œuvre, à la fois si belle et si vraie, de l'*Imitation* de Jésus-Christ. La postérité l'associera éternellement au nom de Thomas-A-Kempis, et l'auteur suivra l'œuvre dans son immortalité.

Saluons une dernière fois cette noble figure qui a jeté de si larges reflets, je ne dirai pas sur son siècle, mais bien sur tous les siècles qui ont suivi. L'*Imitation de Jésus-Christ*, plus que la plupart des livres de l'Écriture sainte, répondait, et répond encore à notre époque, aux plus profonds besoins de l'âme humaine et à ses plus indestructibles aspirations.

III

RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION.

A notre époque, l'éducation a subi, et dans un laps de temps relativement assez court, de nombreuses et profondes modifications. La formidable explosion révolutionnaire de 1789 n'a pas laissé intacts, quand tout croulait de toutes parts, les vieux systèmes d'éducation. Elle les a respectés si peu, qu'au contraire ils furent les premiers attaqués. La Révolution n'existait encore qu'à l'état latent, que Rousseau, dans un ouvrage fameux, présentait un nouveau plan d'éducation. Voltaire, de son côté, s'élevait avec force contre les anciennes méthodes. Depuis, le mouvement révolutionnaire ne fit qu'enflammer davantage cette fièvre de réforme qui s'était emparée de la société française. A partir du commencement de ce siècle, les tentatives se sont succédé, pour ainsi dire, sans interruption; tentatives malheureusement toujours passionnées,

presque toujours vaines ; quelques-unes seulement obtinrent certains résultats. Ce succès ne se démentira-t-il pas ? Nous l'ignorons. En attendant, il faut s'y attendre, bien des difficultés qu'on n'avait pu prévoir, surgiront ; bien des exigences se produiront, auxquelles il faudra se plier ; de nouvelles conditions sociales s'établiront, avec lesquelles on devra mettre en harmonie les nouveaux systèmes. Au milieu de cette fluctuation et de ces changements incessants des institutions, des doctrines, des croyances, on sent impérieusement le besoin d'un point d'appui fixe, immuable, sur lequel on puisse établir, non-seulement les systèmes nouveaux d'éducation, mais encore le nouvel ordre que nous prépare l'avenir. Et l'on se prend alors à croire que l'éducation, elle aussi, doit abandonner les anciennes routines et suivre le mouvement positif qui entraîne vers une civilisation meilleure notre société vieillie.

L'éducation actuelle, il ne faut pas se le dissimuler, n'est pas positive. Dire qu'elle n'est pas positive, c'est dire qu'elle devrait l'être. Cependant, sur elle peut-être plus que sur quoi que ce soit, la Révolution a laissé son cachet inaffaçable. L'éducation était encore, il n'y a pas longtemps, théologique ; je dirais même jésuitique. Actuellement, elle est surtout métaphysique et littéraire. Les jésuites, pour le plus grand nombre d'entre nous, ont été remplacés par les professeurs de nos Facultés, la plupart du temps sceptiques ou indifférents, souvent libres-penseurs. Dans les colléges et les grands

établissements d'instruction publique, en dépit de la surveillance cléricale, la libre pensée se fait jour de plus en plus. Ce sera peut-être un danger plutôt qu'un avantage, tant que l'éducation n'aura pas ce caractère positif qui peut seul lui donner ce qu'on a le droit d'attendre d'elle. Avec les méthodes en vigueur, l'enfant est plutôt arrêté que favorisé dans son développement moral et intellectuel. Il en sort abruti, avec des vices qu'il n'avait pas en y entrant et une demi-science plus funeste que l'ignorance, qui fera de lui, dans le monde où il va entrer, un agent de perturbation quelquefois dangereux pour la société. On trouverait probablement, parmi les hommes qui constituèrent le gouvernement de la Commune ou qui dirigèrent et dirigent encore l'Internationale (1), des types semblables à celui-là.

Ne reprochons pas trop, cependant, à l'éducation d'être presque exclusivement dominée par la métaphysique. Il n'y a pas longtemps qu'elle a secoué le joug théologique, et même pourrait-on dire qu'elle n'en est pas encore débarrassée complétement. Néanmoins, des tentatives de rénovation positive commencent à se produire et finiront, dans un

(1) Nous ne sommes pas de ceux qui professent une haine aveugle contre tout ce qui touche à l'Internationale. Nous croyons que cette puissante association fut destinée, dès l'origine, à résoudre pacifiquement le grand problème social de notre époque, l'affranchissement des travailleurs. Plus tard seulement, les utopies révolutionnaires se glissèrent dans son sein et y firent éclore les projets les plus insensés contre l'ordre social. Depuis cette déplorable déviation, la mission pacifique de l'Internationale peut bien n'être plus qu'un rêve.

avenir probablement prochain, par la régénérer complétement (1).

Lorsque l'éducation des sens est faite, ou plutôt en même temps qu'elle se fait, quoique cependant elle vienne la première, l'enfant a aussi besoin de mouvement. Ses sens se sont exercés et se sont perfectionnés par cet exercice; ils ont acquis un certain degré de finesse en même temps qu'une certaine expérience. L'enfant est dès lors capable de connaître et de travailler avec succès à étendre le cercle des premières notions qu'il possède déjà. Et de même qu'il a dû apprendre à sentir, c'est-à-dire à faire usage de ses sens pour arriver à connaître, de même il lui faudra apprendre à agir pour savoir plus tard se conduire.

J'entends par action toute intervention de l'homme pour modifier, soit le monde extérieur, soit ses semblables, soit lui-même. Tandis que la connaissance rentre dans la science, l'action que nous exerçons sur nous-mêmes ou hors de nous-mêmes rentre dans le domaine de l'art, dont elle constitue précisément la fonction proprement dite. Mais on conçoit que les différentes parties de l'éducation doivent suivre un développement harmonique, et d'ailleurs, pour l'enfant, le plus pressé n'est-il pas de parfaire l'éducation physique? Il a

(1) Je dois citer ici, entre autres, deux essais relatifs à l'enseignement, cette partie si essentielle de l'éducation : un projet de fondation d'une école de philosophie positive, déjà annoncé par M. Littré (*Revue de philosophie positive*, janvier, mai, juillet et septembre 1876); et l'organisation prochaine d'un enseignement positiviste gratuit, sous la direction de M. Laffitte.

appris à faire usage de ses sens en vue de la connaissance; il apprendra maintenant à faire usage de ses muscles en vue de l'action. Un esprit toujours systématique et sagement progressif, sachant en même temps tenir compte des aptitudes de l'élève, doit présider à cette partie de l'éducation. Il faut que l'enfant sache équilibrer et mettre en harmonie ses différentes forces physiques, comme il lui faudra plus tard équilibrer et mettre en harmonie ses différentes forces morales et intellectuelles.

Une fois que l'enfant sait utiliser et ses sens pour connaître, et ses muscles pour agir, le moment est venu de relier entre elles, de coordonner les différentes impressions et les différentes actions, puis de les harmoniser et de les surbordonner les unes aux autres suivant certaines règles. Il apprendra donc maintenant à observer, à comparer, à induire; l'observation, la comparaison, l'induction sont différentes méthodes au moyen desquelles on acquiert la science; il devra se familiariser avec ces méthodes. Ce qu'il s'agit de développer, ce n'est plus le système nerveux; ce n'est plus l'appareil musculaire; ce sont les organes de la pensée dont il importe de commencer l'éducation.

L'éducation du cerveau se fait comme celle des différents sens et des différents organes, c'est-à-dire par des exercices progressifs soumis à des règles déterminées. Ce n'est certes pas chose de peu d'importance que de développer et de diriger les forces cérébrales; ce n'est pas non plus chose facile. Les

procédés les plus rigoureux doivent être mis en œuvre pour discipliner surtout cette puissance formidable, qui habite en nous, l'imagination, et la soumettre au contrôle de la raison. Les méthodes employées, je l'ai dit tout à l'heure, sont celles de la science. L'esprit apprend à penser et à juger des choses; il doit se conformer aux règles inflexibles de la logique. Et je n'entends pas par logique cet art métaphysique du raisonnement, qui a trop longtemps été en honneur, qui variait avec les maîtres et qui, loin de régler l'imagination, en subissait au contraire tous les caprices. J'entends par logique l'ensemble des procédés scientifiques par lesquels on arrive à la connaissance. La déduction, l'observation, la comparaison sont des procédés scientifiques. Mais tout cela ne constitue pas un art à part et indépendant de la science; bien au contraire, l'élève ne commence à connaître ces procédés qu'en les mettant en pratique.

La majorité des hommes a toujours vécu et vivra probablement toujours plus par le cœur que par la pensée. Quelle est la raison de cette préférence? Si l'esprit a la faculté de concevoir le vrai, le cœur a celle de sentir le beau. La masse des hommes n'a ni les capacités, ni les loisirs nécessaires aux spéculations philosophiques. Il n'est donné qu'à un petit nombre de consacrer leur vie à la recherche de la vérité. Il n'en est pas de même du beau : la jouissance qu'il procure, tous peuvent y prétendre, sans travail et sans fatigue. Le beau a une suprême in-

fluence sur la nature humaine : la beauté de la femme dans l'ordre physique, la beauté des conceptions dans l'ordre intellectuel, la beauté esthétique dans le domaine de l'art, séduisent et séduiront toujours le cœur de l'homme. Ainsi la facilité avec laquelle nous sentons le beau et l'impression qu'il produit sur nous, concourent également à rendre l'éducation morale beaucoup plus facile que l'éducation intellectuelle. C'est aussi pour cette raison, que la première a obtenu jusqu'à nos jours une prépondérance exagérée, au point d'étouffer quelquefois complétement la seconde, comme on peut le vérifier dans l'éducation des femmes. Il ne faut pas s'étonner de celà : l'éducation, jusqu'à présent, a été théologique; et qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'elle a toujours été impropre, ignorante qu'elle était des méthodes scientifiques, à diriger la culture intellectuelle?

L'action que l'homme peut exercer est double, soit qu'elle porte sur lui-même, soit qu'elle porte sur le monde extérieur. Circonscrite dans sa sphère la plus étroite, elle prend le nom d'hygiène si elle agit sur le corps, et le nom de morale si elle s'exerce sur l'âme. Prise au contraire dans la plus large acception du mot, elle devient l'art proprement dit, quand elle cherche à agir d'une manière ou d'une autre sur le cœur humain. Si son influence reste purement matérielle et ne cherche qu'à modifier la nature, elle prend alors le nom d'industrie. Cette branche de l'art n'est pas faite pour tout le monde

et ne doit figurer que dans la partie de l'éducation qui s'occupe de l'enseignement professionnel. Reste le côté esthétique, qui est le domaine par excellence du beau.

L'enfant sait déjà, du moins instinctivement, ce que c'est que le beau. Les notions concrètes qui lui ont été transmises par les sens, lors de sa première éducation, lui ont fait sentir plus ou moins en quoi consiste l'harmonie des sons, des formes, des couleurs, etc. Les premiers éléments de la morale lui ont enseigné à modérer ses désirs, à équilibrer et harmoniser ses passions, de même que l'hygiène la plus élémentaire lui apprenait à ménager ses organes. Que maintenant il se livre à des études plus spéciales, quoique rapides, sur ce qu'il n'a fait qu'effleurer autrefois, et il pourra participer à toutes les jouissances que procure le beau dans tous les domaines de l'art. La connaissance de l'harmonie des lignes et des formes lui ouvre les trésors de l'architecture et de la sculpture ; la connaissance de l'harmonie des couleurs, celle de l'harmonie des sons, le rendent capable d'apprécier les merveilles de la peinture et de la musique. L'harmonie des sentiments et des expressions le rend sensible à la poésie ; l'harmonie des différentes perfections qu'il a déjà entrevues l'élève à la conception de l'idéal, et qu'est-ce que l'idéal dans un cœur de vingt ans, s'il n'est le précurseur de l'amour ?

Amour ! idéal ! poésie ! ce ne sont pas là de vains mots. Dans le positivisme, la poésie et l'amour ne sont pas une simple et dédaigneuse concession faite

à la faiblesse humaine par une doctrine absolue qui ne connaît que l'idéal divin. Le positivisme appelle les hommes à la poésie, parce que la poésie les rend plus sensibles ; à l'amour, parce que l'amour les rend plus heureux ; enfin à l'idéal, parce que l'idéal renferme en lui le secret de l'enthousiasme, de cet enthousiasme qui fait vivre et mourir pour la bonne cause.

La poésie prédispose à l'idéal, comme la délicatesse des sens et leur plus grande aptitude à percevoir les impressions esthétiques prédisposent à la poésie. Elle est la civilisatrice et l'éducatrice par excellence. Lorsque les hommes étaient encore sauvages et vivaient dans les forêts, qu'est-ce qui a propagé et développé les premiers germes de la civilisation naissante ? Les fables qui nous sont restées touchant Orphée, Hésiode, Amphion, nous montrent quelle était, même à ces lointaines époques, la puissance de l'art pour adoucir les mœurs et moraliser les hommes. En ces temps-là, on ne savait pas encore prouver, au moyen d'une majeure, d'une mineure et d'une conclusion, l'existence d'un être suprême, la nécessité d'une révélation ou la certitude d'une vie future. Le syllogisme n'était pas encore inventé. Les lois étaient mises en vers et la poésie leur prêtait ses charmes afin d'agir doucement sur les cœurs barbares qu'il fallait persuader. La musique s'y mêlait aussi ; dans les solennités publiques, les lois étaient chantées alternativement avec les louanges des dieux. La religion n'était

qu'une des faces de l'art dont elle rehaussait grandement le prestige par la pompe et la solennité de ses cérémonies.

Chez les individus comme chez les nations, la poésie s'épanouit au printemps de la jeunesse et parfume le reste de l'existence de délicieux souvenirs. Gardons-nous d'étouffer dans leur fleur ces sentiments exquis auxquels nous devons les plus pures de nos émotions. Développons-les, au contraire, car ils nous permettront de faire de grandes choses. La poésie cherche surtout à idéaliser le passé. C'est là en grande partie que réside sa force. Et c'est là aussi un des plus puissants moyens que nous ayons de nous soutenir sur le chemin glissant de cette vie. Que nos bonnes pensées, que nos moments d'amour et de pieuse affection soient inscrits avec soin sur les annales de notre vie intime. Ne laissons pas échapper ces parfums que la brise du temps emporte ordinairement sans qu'il en reste la moindre trace. Gardons aussi le souvenir de nos luttes, de nos défaillances, de nos erreurs, de nos tentations. Que nous puissions étudier avec soin notre passé, et y lire, comme dans un livre, quelles sont les circonstances qui nous ont été funestes et quelles sont celles qui nous ont été favorables. N'oublions pas, dans ces confidences que nous nous faisons à nous-mêmes, le souvenir que nous devons à l'amitié. N'oublions pas surtout le souvenir sacré de la famille, et gardons toujours présente à notre esprit la mémoire de ceux que nous avons perdus.

Tels sont quelques-uns des moyens dont nous

pouvons disposer pour notre éducation morale et pour le plein épanouissement de nos facultés. Car, que nous servirait de conserver le souvenir du passé, si nous ne savions pas y lire, encore une fois, la règle de notre conduite future. La poésie, dans l'éducation positive, a toujours un but pratique; autrement son rôle serait nul. Elle nous mène à l'idéal et fait surgir l'amour; et par amour, pris dans un sens général positif, il faut entendre tous les amours nobles et généreux : l'amour de la famille, l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité.

Ce n'est pas seulement sur ce qui n'est plus que la poésie se plaît à répandre la lumière et la beauté. Au fur et à mesure du développement de nos conceptions, le sens esthétique, et par suite le sens moral, s'élèvent et s'épurent. L'art se perfectionne; la religion, la morale, ces différentes formes de l'art, subissent des modifications subséquentes; elles s'humanisent, en rétrécissant chaque jour davantage la place faite à la divinité, et deviennent plus pratiques. La science, de son côté, à mesure qu'elle s'étend et qu'elle se précise, permet une prévision toujours de plus en plus grande de l'avenir. Il vient un moment où la grande image de l'ordre nouveau se présente resplendissante à l'imagination. On ne sait d'où elle est sortie. Le nom de révélation, donné dans l'antiquité à ces imposantes manifestations intellectuelles et morales qui changent la face de l'histoire, montre parfaitement le caractère tout spontané qui leur est

propre, en même temps que l'ignorance où l'on se trouve des causes qui les ont fait naître. Élaborée dans mille cerveaux différents, formée à la fois des souvenirs individuels et des légendes populaires, des grands principes de la science, de la philosophie et de la politique, inspirée par l'art et par la religion, tout dans le passé, et jusque dans le présent, a contribué à produire cette nouvelle conception de l'organisation sociale. Elle n'est l'œuvre de personne, mais tout le monde a travaillé à la former. C'est ce que l'on appelle idéal social. C'est un idéal positif, en tant que composé de mille éléments réels, groupés, combinés d'une certaine manière, et en même temps véritablement idéal, c'est-à-dire qu'il ne peut être complétement réalisé, en tant que ces éléments sont eux-mêmes ce qu'il y a de meilleur en toutes choses, et que notre faiblesse ne comporte pas une telle perfection, quelque relative qu'elle soit.

Il en est de l'idéal individuel comme de l'idéal collectif. L'idéal individuel est plus restreint, mais il peut être tout aussi parfait. Il est également et exclusivement formé des éléments que l'imagination a mis en œuvre. Qui ne voit alors le rôle que doit jouer dans l'éducation l'idéal positif? Par sa base scientifique, il tient de la nature du vrai; par sa constitution esthétique, si je puis ainsi parler, il tient de la nature du beau. Il a tout à la fois ce qu'il faut pour subjuguer l'esprit et ce qu'il faut pour séduire le cœur; et par suite de cette double influence, il est éminemment propre à diriger la

volonté. On voit aussi quel rôle important joue l'éducation, quand il s'agit d'élaborer un tel idéal. Une éducation incomplète ou fausse produit, ou un idéal qui manque de poésie, et par conséquent nul, ou un idéal chimérique et à tout jamais irréalisable. Et sait-on bien ce qu'est une vie sans idéal? Je n'essayerai pas de le dépeindre; mais je me persuade qu'une analyse minutieuse des causes qui amènent chez tant d'individus le scepticisme, le désespoir ou le suicide, nous découvrirait, dans l'absence ou la perversion de l'idéal, le secret de leur triste destinée.

L'éducation du corps précédant celle de l'âme et lui servant de base; cette dernière elle-même subordonnée, tant dans sa partie morale que dans sa partie intellectuelle, à la connaissance positive que nous donne la science du monde et de l'homme : c'est là en deux mots, croyons-nous, l'unique programme d'une éducation vraiment positive. C'est le seul moyen, à notre avis, d'éviter d'un côté le mysticisme théologique, qui décroît tous les jours, il est vrai, mais qui, tous les jours aussi, trouve de nouveaux adeptes parmi les classes ignorantes, et d'un autre côté le matérialisme pratique, qui va toujours croissant, qui recrute des prosélytes même parmi ses adversaires, et qui menace d'envahir la société. Nous ne voulons ni du matérialisme pratique, ni du mysticisme ou de l'empirisme théologique. Nous voulons une éducation positive basée exclusivement sur la raison et la science.

IV

DE L'OBLIGATION MORALE

I

De tous les êtres que nous connaissons, l'homme est le seul qui possède la notion de l'obligation morale. Rien n'indique, en effet, que les animaux, qui sont comme nous susceptibles d'éprouver de la joie ou de la tristesse, de l'amour ou de la haine, se soient jamais élevés à cette haute notion de la morale et à celle de l'obligation qui en est la sanction nécessaire. La raison d'une telle différence est facile à trouver et peut être aisément comprise, quand on met en lumière la condition essentielle de ce que nous appelons, d'une manière générale, obligation.

De même que les autres animaux, l'homme a des

besoins à satisfaire, et c'est vers leur satisfaction que tend sans cesse son activité. La satisfaction une fois donnée, l'activité disparaît nécessairement. Aussi voyons-nous bien des hommes, livrés à une oisiveté habituelle, n'en sortir momentanément que lorsque le besoin de distraction, à défaut d'un plus noble, les y engage. Mais en face de besoins pressants, l'homme devient industrieux. Non-seulement il affronte les fatigues, les labeurs et même les périls, mais son intelligence ordinairement paresseuse et engourdie s'éveille tout à coup. Tout à coup fertile en expédients, elle imagine mille procédés variés et ingénieux, d'abord pour satisfaire aux nécessités les plus impérieuses, et ensuite pour créer une foule de jouissances qui sont plus que suffisantes à l'entretien de l'existence. Je n'ignore pas ce qu'ont coûté aux générations primitives les inventions et les découvertes qui ont fait surgir les premières civilisations. Le travail accumulé d'un grand nombre de siècles n'a pu que bien lentement, à travers bien des obstacles et bien des entraves, nous mener au point où nous sommes parvenus. Mais, qui ne reste frappé et comme confondu en comparant un pareil spectacle avec l'immobilité que manifestent les races animales ?

Dans tout le cours de sa longue évolution, l'humanité a poursuivi un but, la satisfaction de besoins toujours croissants. Ce but, elle l'a atteint au moyen d'une foule de procédés, tantôt naturels tantôt artificiels, et perfectionnés incessamment par les progrès de la civilisation. Ce sont ces pro-

cédés qui, classés, plus ou moins reliés entre eux et systématisés, constituent ce que nous appelons maintenant les sciences, les arts, l'industrie, les gouvernements, les morales et les religions.

Nous pouvons donc dès lors définir l'obligation : la nécessité où nous sommes de nous conformer à certaines conditions pour atteindre un but déterminé. Quoique dans le plus grand nombre de cas le but à atteindre ne soit autre chose qu'un besoin à satisfaire, on peut imaginer certains cas différents où le but serait tout autre. Mais le caractère propre du résultat que nous poursuivons ne change en rien la nature de l'obligation. Celle-ci consiste toujours dans la nécessité de nous soumettre à une condition parfaitement déterminée qui est en toute chose la condition *sine qua non* du succès.

Nous pourrions donc dire, d'une manière encore plus précise, mais plus abstraite, que l'obligation réside dans la subordination nécessaire du moyen ou but.

Ce qui caractérise l'obligation ainsi définie, c'est qu'elle est éminemment relative. Elle lie la volonté plus ou moins, à des degrés différents, selon la dépendance plus ou moins étroite des procédés envers le résultat que l'on poursuit. En d'autres termes, la nécessité du moyen dépend elle-même du degré de subordination de ce moyen envers le but.

Enfin, pour achever de préciser le véritable caractère de l'obligation, je dirai que, tout en étant relative, elle n'est jamais arbitraire. Si elle était arbitraire, nous flotterions sans cesse dans une incertitude continuelle, qui ne nous permettrait même pas de concevoir le caractère obligatoire d'aucune de nos actions. Cela revient à dire que l'obligation, par cela seul qu'elle serait arbitraire, cesserait d'exister. C'est ce qui devient évident, aussitôt que l'on considère que la nécessité à laquelle nous sommes assujettis, et qui constitue l'obligation, dépend, comme je l'ai dit tout à l'heure, du résultat que nous nous proposons. Il y a là un rapport que nous pouvons déterminer, parce qu'il échappe fatalement à toute espèce d'arbitraire.

De tout ce qui précède il résulte que trois choses sont à considérer dans l'obligation : la nécessité de subordonner notre conduite au but que nous avons en vue ; le caractère essentiellement relatif de cette subordination, puisqu'elle dépend et du but et des moyens dont nous pouvons disposer ; enfin, son caractère toujours précis et jamais arbitraire, puisqu'il dépend d'un rapport invariable entre le moyen et le but.

Je n'ai pas besoin de faire voir jusqu'à quel point ces trois choses sont connexes. On aperçoit de suite que la subordination dont je parle a pour effet immédiat, tout à la fois, et d'entraîner sa propre relativité et d'éliminer l'arbitraire.

La marche que je suis ne me permettant pas de passer sans transition de la théorie abstraite de l'obligation, qui offre le point de vue le plus général, à l'obligation morale elle-même, qui ne présente relativement qu'un petit nombre de cas très-

spéciaux, je dois exposer rapidement ce qu'il faut entendre par obligation physique et par obligation intellectuelle ou obligation logique.

II

Nos besoins se manifestent à nous par certains indices qui nous obligent à les satisfaire. Parmi ces besoins, ceux qui sont relatifs au corps ne sont pas toujours les plus nombreux, mais ils sont incontestablement les plus pressants. La faim, la soif, le sommeil et bien d'autres nécessités de l'existence nous mettent dans une obligation de les satisfaire que l'on pourrait dire absolue, si l'on ne pouvait toujours montrer son caractère relatif. Il suffit de considérer les nombreuses conditions physiologiques auxquelles sont soumis nos différents besoins, pour voir dans quelles limites peuvent varier leur fréquence et leur intensité. Néanmoins, la nature et la quantité des aliments, la durée du sommeil, la dose de repos et d'exercice nécessaire à la santé, le degré de la température et son action sur l'organisme, tout cela pourrait s'exprimer en chiffres, une fois connu le tempérament de l'individu. De nos jours, une hygiène minutieuse et profondément sage tend à préciser de plus en plus ces diverses conditions de notre existence, c'est-à-dire à ne laisser au hasard que ce que notre ignorance nous force à lui abandonner.

On voit par là combien sont variables les besoins

physiques, et en même temps avec quelle précision il est possible de leur accorder les satisfactions nécessaires.

Sans insister davantage sur ce sujet, qui demanderait bien d'autres développements, et où l'on voit déjà se dessiner les traits caractéristiques de l'obligation morale; je passerai à l'obligation intellectuelle ou obligation logique.

Nous venons de voir que l'obligation physique est toujours relative à la durée et à l'intensité des besoins corporels ; mais la détermination exacte des satisfactions qui leur sont propres l'empêche d'être jamais arbitraire.

Pour bien comprendre en quoi consiste l'obligation intellectuelle, ces deux considérations auxquelles j'ai cru devoir me borner pour l'obligation physique, ne suffisent plus. Nous avons vu que ce qui caractérisait surtout l'obligation, c'était la nécessité de satisfaire à certaines conditions pour arriver au but que l'on se propose. C'est en effet ce qui apparaît tout d'abord. Nos besoins intellectuels réclament impérieusement une connaissance suffisante de ce qui est vrai, de ce qui est réel. Ce n'est pas une vaine curiosité que celle qui nous pousse à pénétrer les mystères de la nature, ni même que celle qui nous fait trouver un attrait irrésistible dans des spéculations sans fin sur l'origine et la fin des choses. Nous avons besoin de vérité, et la vérité seule peut satisfaire ce besoin. Quelle est dès lors la condition fondamentale de toute recherche vraiment fructueuse? Elle réside dans la nécessité où

nous sommes d'employer certains procédés logiques pour arriver, d'après ce que nous voyons, à la connaissance de ce que nous ne voyons pas. L'observation, la comparaison, l'induction, la déduction : tels sont les principaux moyens qu'emploie notre esprit pour avancer dans la connaissance des choses. Sans ces procédés, qui se sont lentement élaborés au sein de l'humanité, nous serions encore comme le sauvage en face de la nature, réduits à faire hypothèse sur hypothèse pour expliquer les moindres phénomènes. Mais la nécessité d'employer ces différents procédés est toujours relative à l'objet de nos recherches. Le métaphysicien qui poursuit les causes n'est nullement obligé de se restreindre aux faits, et le théologien qui disserte sur les volontés surnaturelles n'est pas tenu de se laisser enlacer dans le réseau de l'argumentation métaphysique. De même, la science positive qui n'étudie que les lois, ne peut en aucune manière s'élever à la connaissance des causes ou des volontés. Selon que nous recherchons les volontés, les causes ou les lois, nous suivons des marches différentes, appropriées chacune à sa destination. Le théologien s'appuie sur des révélations; le métaphysicien procède par déductions *à priori;* le positiviste se base sur des faits. Pour quiconque voit clairement l'impossibilité de transporter les faits scientifiques dans le domaine de la théologie, ou la révélation dans le domaine de la science, l'emploi des différentes méthodes adoptées n'est nullement arbitraire, tout en restant essentiellement relatif à la nature des recherches que l'on se propose.

C'est ainsi que l'obligation de nous soumettre à certains procédés logiques pour arriver à la connaissance des choses, porte le triple caractère assigné en commençant à l'obligation abstraite : la subordination de la méthode à l'objet de la recherche, la relativité; enfin, l'absence de tout arbitraire.

J'aurais pu, et peut-être aussi aurais-je dû, pour me faire mieux comprendre, donner bien d'autres détails sur le véritable caractère de l'obligation logique. C'est uniquement à elle que nous devons la constitution de la science moderne. Il n'est pas de si petites ramifications dans nos connaissances dont l'étude ne puisse jeter quelque lumière sur ce que je viens d'esquisser si rapidement. Je dois cependant me borner à cela. Un sujet plus important, celui de l'obligation proprement dite, va maintenant réclamer toute notre attention.

III

Dans la longue suite de siècles qui a précédé la civilisation moderne, l'humanité, dans toute l'effervescence de la jeunesse, s'est éprise d'un noble amour pour le devoir, la vertu, Dieu, la béatitude céleste. Quelques noms, comme Bouddha, Moïse, Jésus, Mahomet, saint François de Sales, caractériseront suffisamment la véritable nature de cette

crise de l'adolescence qui s'est manifestée successivement par trois grands faits : le bouddhisme, le christianisme et l'islamisme. On a trop exalté l'obligation morale ; on ne s'est pas assez souvenu des conditions plus matérielles auxquelles, bon gré, mal gré, il faut reconnaître qu'elle est sans cesse assujettie. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, l'obligation morale est fatalement subordonnée à toutes les nécessités intellectuelles et physiques de notre nature.

Je la considérerai donc comme dérivant de la situation où l'homme se trouve dans les différents groupes sociaux dont il fait partie, et qui sont la famille, la patrie et l'humanité.

Nos besoins moraux sont aussi réels que nos autres besoins physiques ou intellectuels. Si le corps demande l'activité et la santé, si l'esprit a soif de vérité, le cœur, lui, a besoin d'amour. Sur la nécessité d'employer certains moyens pour satisfaire ce besoin d'amour est fondée directement toute la théorie de l'obligation morale.

On conçoit cependant que l'amour ne puisse se satisfaire sans un être aimé, et dès lors l'obligation morale devient nulle dans un homme considéré isolément. La sympathie que font naître en nous les animaux et même les objets inertes, n'est qu'un simple acheminement vers l'obligation morale proprement dite, quoique celle-ci existe déjà en germe dans ces cas exceptionnels. Il est permis de dire qu'elle naît avec la société et se développe avec elle. Nous devons donc l'étudier d'abord dans la

famille où elle prend naissance et où elle reçoit ses premiers perfectionnements.

Les besoins moraux des différents membres qui composent la famille, ne sont pas exactement les mêmes pour tous. Non-seulement ils varient en qualité et en intensité suivant l'âge et le sexe, mais encore leur nature particulière présente des nuances et même des différences très-sensibles. Il est aisé de s'en convaincre en comparant l'amour paternel avec l'amour filial et ce dernier avec l'amour fraternel. L'union intime que suppose la famille repose nécessairement sur un certain nombre de besoins moraux que peuvent faire varier à l'infini les conditions que je viens d'indiquer relativement à la qualité du sentiment, sa durée, son intensité, l'âge, le sexe, etc. A ces différences de besoins correspondent des différences de moyens. Le besoin d'affection ne se satisfait pas de la même manière, ni au même degré chez l'enfant que chez l'homme, et chez l'homme que chez la femme. En sorte que l'obligation morale diminue ou augmente selon la force ou la faiblesse du besoin que nous éprouvons de trouver un digne objet de notre affection.

Il est inutile de faire ressortir le caractère de relativité croissante qui distingue l'obligation morale. Le tempérament, le caractère, les croyances, les passions et mille autres causes qu'il est impossible d'énumérer, contribuent à donner aux besoins moraux leur cachet particulier, variable non-seulement d'un individu à l'autre, mais encore d'une époque de la vie à l'autre. Au milieu de cette infinité de

degrés que comporte l'obligation morale, en raison de la multitude des éléments dont elle subit l'influence, il est extrêmement difficile de déterminer le régime moral qui convient à un individu, et le degré d'obligation qui y correspond.

Qu'on n'aille pas croire cependant que l'arbitraire naisse avec la complication du sujet. Loin qu'il en soit ainsi, on pourrait démontrer que le domaine moral, étant le plus compliqué et le plus relatif, est aussi celui qui comporte le moins d'arbitraire.

L'obligation morale commence donc à se développer dans la famille. Elle subit les mille influences dont se trouve entourée la vie de l'enfant. C'est dans la famille que l'enfant apprend comment il peut satisfaire les besoins d'affection qui s'éveillent en lui. En même temps, la diversité des moyens à employer et la possibilité de les préciser exactement, achèvent de donner à l'obligation morale naissante les mêmes caractères qu'aux autres genres d'obligation.

Nous ne sommes pas seulement obligés envers notre famille. Il vient un moment où le cercle trop restreint de notre enfance s'élargit pour faire place à de nouvelles obligations. Lorsque le point de vue social a acquis dans notre esprit sa prépondérance normale sur le point de vue domestique, de nouvelles affections surgissent. Ces nouvelles affections sont désignées sous la dénomination commune d'amour de la patrie.

Les obligations que créent le point de vue social, ou, si l'on veut, l'amour de la patrie, sont de même

nature que celles qui résultent de l'amour de la famille. Toutefois, les difficultés déjà signalées qui caractérisent les obligations domestiques, reparaissent avec un nouveau degré de complication, dès qu'il s'agit des devoirs de chaque citoyen envers son pays. Outre les influences modificatrices dont j'ai parlé tout à l'heure et qui se font sentir dès la famille, de nouvelles influences émanées des relations domestiques, viennent exciter ou affaiblir les sentiments, les besoins moraux de chaque individu dans ses rapports avec la société.

Les moyens dont nous devons disposer pour donner satisfaction à nos tendances patriotiques aussitôt qu'elles sont convenablement développées, revêtent un caractère différent de celui qui distingue les moyens correspondants employés dans la famille. L'obligation morale qui en résulte est la même, quant à sa nature, elle est différente, quant au degré. Subordonnée à un nombre incalculable de conditions diverses, elle est susceptible d'acquérir un degré de précision remarquable en même temps qu'une autorité sans bornes sur celui auquel elle s'impose. Je pourrais rappeler les nombreux actes de dévouement et d'héroïsme que le patriotisme a relaté dans ses annales. Mais il n'est pas besoin d'y recourir pour se faire une idée de la puissance incomparable avec laquelle agit sur nous l'obligation morale, quand elle nous parle au nom de la patrie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les principaux caractères de l'obligation morale conçue comme

la nécessité de satisfaire aux besoins patriotiques. Elle ne présente que des différences de degré, mais non de nature, comme je l'ai déjà dit, avec l'obligation qui naît au sein de la famille.

Après cette nécessité qui nous oblige vis-à-vis de notre pays, vient une autre nécessité morale qui nous lie à l'humanité. Elle ne présente aussi qu'une différence de degré avec les deux premières, ce qui me permettra de la traiter beaucoup plus brièvement.

L'homme ne s'est pas informé curieusement de ce qui se passe en dehors de notre globe, dans un au-delà qui nous est à jamais interdit, sans reporter un peu ses regards sur lui-même, ou plutôt sur ceux qui, avec lui, habitaient la même planète. Sans doute, il s'est d'abord occupé des dieux ; et toujours, avant de se contenter de sa demeure terrestre, il a ambitionné le ciel. Mais peu à peu, il s'est éloigné des dieux, qui ne l'écoutaient pas, et il s'est rapproché de ses semblables, qui, comme lui, avaient besoin d'aide et d'affection. De ce rapprochement est née insensiblement la notion de l'humanité. Et ce commerce continu que, de nos jours, nous entretenons par le cœur et par l'esprit, tant avec les générations qui ne sont plus qu'avec les générations contemporaines, ce commerce continu est ce qui a fait surgir ce qu'on appelle l'amour de l'humanité.

Ce grand sentiment particulier à notre époque, mais qui n'est encore connu que d'un petit nombre, n'est pas un de ces sentiments vagues et impuissants tant préconisés par les utopistes modernes, et

incapables de diriger les hommes dans le chemin du devoir. Il se distingue au contraire par son aptitude remarquable à discipliner les consciences ; par lui, l'obligation morale a acquis une force irrésistible. Le patriotisme, dont je parlais tout à l'heure, n'a fait pour ainsi dire que le préparer et a permis son éclosion au sein de la société moderne.

L'obligation morale, telle qu'on la considère généralement, n'est pas celle qui nous lie à l'humanité par les besoins de l'amour et de la reconnaissance. On pourrait presque dire que notre époque n'est pas encore tout à fait mûre pour le règne de l'humanité. Elle a besoin de passer encore par d'autres épreuves. L'obligation morale nous apparaît surtout comme la condition du développement moral au double point de vue domestique et social. Sous le premier aspect, celui de la famille, elle institue la morale proprement dite ; sous le second aspect, celui de la société, elle fonde la politique. La plupart des conceptions modernes ne vont pas plus loin. Un pas de plus est nécessaire, cependant, si l'on veut donner à l'obligation morale toute la puissance dont elle est susceptible. Le point de vue humanitaire doit donner naissance à la religion (1). C'est ainsi que l'obligation morale, de quelque côté qu'on l'envisage, sera susceptible de présider au perfectionnement de la nature humaine, sous la prépondérance universelle du sentiment religieux.

(1) Les travaux d'Auguste Comte ne permettent plus, selon nous, aucun doute à ce sujet. Voir *Système de politique positive* ou *Traité de sociologie instituant la Religion de l'humanité*, par Auguste Comte.

V

DE LA RELIGION AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Nous avons tous senti bien des fois la nécessité de subordonner à un seul les divers éléments de notre nature, pour faire cesser les perpétuels conflits qui surgissent tous les jours de leur divergence naturelle. Cet élément prépondérant, qui doit maintenir en nous la paix, base indispensable du bonheur, nous le trouvons dans l'amour de nos semblables. Là est la première condition de toute religion, quelle qu'elle soit. Mais cette prépondérance affective reste impuissante à réaliser le bonheur collectif, si elle n'est activement secondée par une énergique convergence d'opinions : amener cette convergence est le rôle de la foi, et telle est la seconde condition de toute religion. On voit par là que l'édifice religieux repose sur une double base :

l'amour et la foi ; l'amour, qui discipline nos différents penchants et les amène à coopérer à une même œuvre collective ; la foi, qui réunit toutes les intelligences autour d'une même doctrine et leur imprime ainsi une direction commune. En condensant davantage ces explications sommaires, on arriverait à la formule suivante qui renferme, d'après A. Comte, le point de vue le plus synthétique sous lequel on puisse envisager la religion : lier l'homme au dedans par l'amour ; le relier au dehors par la foi.

Telle est la conception la plus rationnelle que nous puissions nous faire de l'ordre religieux, au point de vue abstrait.

Quand une fois on a bien saisi ce qui fait l'essence de la religion, on comprend sans peine les sentiments qu'elle inspire. Ils peuvent se réduire à ceci : la disposition à aimer et à croire ; aimer notre famille, notre patrie, enfin tous les hommes qui ont été, sont ou seront comme nous les citoyens de cette planète, et croire les seules vérités qui, utiles à tous, peuvent contribuer au bonheur de tous. En dehors de là, l'amour et la foi ne sont plus que d'agréables utopies propres à flatter les divagations des esprits rêveurs de tous les temps.

Le grand ennemi de la religion est actuellement la métaphysique, et par là j'entends cet esprit de raisonnement à outrance qui caractérise la plupart des écoles philosophiques contemporaines. Le procédé de la métaphysique est celui-ci : étant donné un principe *à priori*, qu'on suppose évident et inné

à notre esprit, il s'agit d'en déduire toutes les conséquences que l'on peut en tirer, et l'on sait déjà, par de nombreuses expériences, si ces conséquences vont loin. La vie d'un homme, quelque longue qu'elle pût être, ne suffirait pas à tirer d'un seul principe toutes les déductions qu'il comporte. Il a été donné à notre siècle de voir les métaphysiciens, transportant dans les questions les plus compliquées la méthode propre aux sciences les plus simples, vouloir dégager d'une formule, par voie de déductions successives, l'univers tout entier. Pleins d'une aveugle confiance dans les axiomes qu'ils tirent de leurs cerveaux, ils se permettent un luxe de divagations qui n'a d'égal que la stérilité de leurs conceptions. Munis de cette arme puissante que l'on appelle le raisonnement, ils battent en brèche avec une égale fureur tous les dogmes et tous les cultes ; mais, complétement incapables de rien reconstruire, ils n'ont laissé derrière eux que les débris pêle-mêle des croyances du passé. On en est arrivé à ne plus distinguer entre le bien et le mal, et à se demander sérieusement s'il est possible que quelque chose soit bien ou mal. Le scepticisme qui accompagne toujours de près ou de loin l'esprit métaphysique, a tout dénigré, tout sali, et finalement tout nié. Le spiritualisme, le déïsme, le panthéïsme, le rationalisme, le naturalisme, l'hégélianisme, l'athéïsme, le matérialisme, etc., sont les différentes formes de ce protée moderne qui, traqué d'un côté et près de succomber, reparaît d'un autre côté, plus fort et plus triomphant que jamais.

La métaphysique est aujourd'hui maîtresse de la société et dans toute la plénitude de son pouvoir. Sans crainte du côté du clergé, désormais impuissant, peu inquiétée par la science positive qui ne fait encore qu'essayer ses forces et qui semble plutôt lui prêter du secours (un secours, il est vrai, plus apparent que réel), elle dirige souverainement l'opinion publique ; elle a la haute main dans la politique ; elle fait et défait les gouvernements ; elle sanctionne avec une égale autorité les décisions de la philosophie, de l'art et de la littérature ; elle inspire la poésie ; elle s'insinue dans les compositions dramatiques et musicales, dans les œuvres des peintres et des sculpteurs, et a posé son cachet jusque sur l'architecture moderne.

La religion, que j'avais exposée tout à l'heure dans toute sa simplicité théorique, se trouve, dans la pratique, singulièrement dénaturée, on le conçoit, par le contact perpétuel avec cette puissance raisonneuse et sceptique qui désorganise tout et qui ne sait rien construire. La confusion, en effet, n'est pas moins grande dans le camp théologique que dans le camp opposé. Je viens de parler de l'incohérence propre aux doctrines métaphysiques. Je pourrais faire un tableau semblable, à peu de chose près, des croyances chrétiennes. Depuis le catholicisme orthodoxe jusqu'au protestantisme libéral (et même, en allant plus loin, jusqu'à certaines sectes religieuses qui existent ou ont existé en dehors du christianisme), nous passons par une gradation insensible, et pour ainsi dire sans nous en

apercevoir, de la superstition à la libre pensée, et l'on n'ignore pas qu'une fois sur cette pente, le matérialisme se présente bientôt, soi-disant pour vous donner la solution de tous les problèmes.

Ce qui distingue le christianisme, c'est son recours incessant à une révélation surnaturelle pour apaiser les conflits intimes de notre âme. Oubliant souvent le reste des hommes, il dirige vers un être problématique et un monde imaginaire des affections qui devraient être consacrées tout entières à notre mission ici-bas. Sa préoccupation constante d'une vie ultra-terrestre le conduit à mépriser la vie présente, et il ne croit digne de ses efforts que la recherche d'une vérité en dehors de toutes les vérités connues et dont il espère jouir éternellement. L'objet de sa foi, comme l'objet de son amour ne sont pas de ce monde. Aussi, le discrédit dans lequel est tombé le christianisme, et par suite la religion en général, est profond et s'étend tous les jours davantage parmi les différentes classes de la société. Ce discrédit du christianisme vient de ce que l'on pourrait appeler son impuissance dogmatique, c'est-à-dire de l'impuissance radicale où il se trouve actuellement de donner une conception d'ensemble acceptable par tous les esprits sérieux, à la place des explications puériles qu'il nous a fournies jusqu'à présent.

De là vient que le christianisme de nos jours, renonçant à ses vraies traditions, se laisse fatalement glisser sur la pente abstraite du raisonnement. Je sais bien que c'est une voie séduisante, et qu'il y

a déjà longtemps qu'il s'est engagé dans cette direction. Ce n'en est pas moins une déviation, ou un progrès, comme on voudra, des doctrines théologiques. Les spéculations métaphysiques exercent maintenant jusque sur les plus orthodoxes un attrait irrésistible. Il y a peut-être là un avantage pour bien des hommes éclairés, qui trouvent ainsi une sorte de religion en harmonie avec les besoins de leur esprit, mais qui repousseraient avec dédain les rêveries enfantines du théologisme pur. Au siècle où nous vivons, le surnaturel et le divin sont de plus en plus refoulés par la science ; un temps viendra où ces brillants fantômes de l'imagination ne seront plus poursuivis que par un petit nombre d'âmes enthousiastes qui seront les illuminés de l'époque. Quoiqu'il en soit, ce qui donne de la religion chrétienne une opinion favorable, du moins parmi les classes instruites, ce sont les oripeaux métaphysiques dont elle aime plus que jamais à se parer. Dans une pareille situation, une doctrine peut vivre encore quelque temps, grâce aux emprunts forcés pratiqués sur les autres croyances, mais qui voudrait affirmer que le christianisme n'est pas destiné, de purement religieux qu'il était, à devenir purement philosophique ? On peut supposer, d'après l'accélération du mouvement intellectuel, que la transition métaphysique sera bientôt franchie, et qu'alors s'ouvriront pour l'esprit humain de nouveaux horizons, se présenteront de nouvelles questions plus dignes de l'occuper et dont nos descendants pourront recueillir plus de résultats.

Quand je dis que le christianisme accepte ouvertement la prépondérance de la métaphysique, je ne prétends pas par là exclure ou nier toutes les autres influences. Et au nombre de ces dernières, je place en seconde ligne, après celle dont je viens de parler, l'influence scientifique.

Il est maintenant hors de doute que le christianisme tend irrésistiblement à revêtir une forme scientifique ou positive, ce qui est la même chose. Sans doute, il ne sait pas se servir des méthodes que la science positive emploie avec tant de succès ; sans doute, les faits sur lesquels il cherche vainement à s'appuyer sont mal choisis ; il brouille et confond tout, et l'analyse expérimentale est un instrument sans force entre ses mains. Mais, que voulez-vous ? il est profondément ignorant des choses de ce monde ; il ne connait que les choses du ciel.

Sa prétention aux conceptions positives n'en est pas moins réelle ; au contraire, elle est en proportion de son ignorance à l'égard des notions les plus élémentaires de la philosophie naturelle. N'avons-nous pas vu le christianisme prendre la qualification e positif ? Cette qualification, nous la lui laissons volontiers ; nous savons bien qu'elle ne trompera personne. Le christianisme ne peut être plus positif que le principe dont il dérive ; et il n'y a rien de si fragile que les révélations.

On pourrait ajouter pour achever de caractériser le christianisme de notre époque, que s'il reste au-dessous du niveau de la civilisation moderne, par les

croyances, il reste également au-dessous par la morale. Non pas qu'il ne soit susceptible d'inspirer l'amour des plus hautes vertus, et de rendre habituels le dévouement et l'abnégation. De nombreux exemples prouvent encore ce qu'il est capable de faire à cet égard. Toutefois, je me range complétement à l'avis de ceux qui croient que la morale évangélique fut faite pour une époque qui n'était pas la nôtre, pour des hommes qui n'avaient ni les mêmes idées, ni les mêmes sentiments que nous, et qui ne savaient pas comme nous le savons maintenant, ce que c'était que la morale. C'est une grande cause de faiblesse pour le christianisme de nos jours, que de prêcher une morale, non-seulement profondément insuffisante, tout en se donnant comme divine, mais encore d'une infériorité notable à l'égard de la morale purement humaine. La religion chrétienne, par la morale, manque du sentiment social, comme par sa doctrine elle est complétement étrangère à l'esprit positif.

Ce qui rapproche la science positive de la théologie, et la distingue de la métaphysique, c'est que tandis que cette dernière est toujours critique et négative, la première, au contraire, est essentiellement organique et affirmative. Elle se préoccupe peu de nier les conceptions théologiques, encore bien moins de les combattre et de les détruire. Que lui importe la croyance à la vie future et à la spiritualité de l'âme ! Que lui importe que les lois naturelles soient ou ne soient pas dominées par une ou plusieurs volontés ! Que lui importe le Dieu person-

nel ou impersonnel ! La réalité ou la fausseté de la direction providentielle des affaires humaines ! Sa mission, encore une fois, n'est pas de détruire, mais bien de reconstruire.

Convaincue qu'il n'y a rien d'absolu, elle se garde bien de s'égarer dans ces régions inaccessibles où les autres doctrines espèrent toujours trouver quelque panacée universelle. Elle se contente de l'étude plus modeste, mais aussi plus féconde des conditions auxquelles toutes choses sont assujetties. L'objet de sa foi est si solidement établi que les doctrines les plus négatives, loin de chercher à le détruire, tentent, au contraire, de se l'assimiler. Elle reconnait, en effet, un ordre naturel régi par des lois. Les lois sont immuables : l'ordre naturel ne l'est pas. C'est une fatalité modifiable devant laquelle les plus orgueilleux métaphysiciens sont obligés de se courber, mais que tout homme peut toujours améliorer d'après une prévision rationnelle. Cette fatalité modifiable est tout à la fois ce qui limite notre force, et ce qui la dirige : elle la limite, comme représentant un ensemble de conditions ou lois sur lesquelles nous ne pouvons rien ; elle la dirige, en lui laissant pour moyen d'action cette prévision rationnelle dont je viens de parler.

Ainsi, à l'encontre de la théologie qui s'assimile les croyances métaphysiques plus qu'elle ne les combat, la science positive les rejette absolument. C'est là ce qui fait son indépendance ; c'est aussi ce qui fait sa force. Sur le fondement solide de la science générale constituée de nos jours, s'est élevée une philosophie, appelée positive, qui à son tour a servi de base à une religion. Cette religion commence à être connue sous le nom de positivisme ou religion de l'humanité,

Le sentiment religieux occupe dans le positivisme, on peut le dire, la place d'honneur. Il coordonne à la fois : le dogme, qui s'adresse à l'intelligence ; le culte, qui répond aux besoins du cœur ; le régime qui systématise la conduite, tant privée que publique, et subordonne le tout au service continu de l'humanité. On sait, en général, fort peu ce que le positivisme entend par humanité. « L'humanité, dit J. Lonchampt dans son *Essai sur la Prière*, n'est pas l'espèce humaine, et ne comprend pas l'universalité des hommes. L'humanité, c'est la mémoire des morts inspirant et guidant les vivants ; c'est l'ensemble de toutes les hautes pensées, de tous les nobles sentiments, de tous les grands efforts rapportés à un seul et même être dont cet ensemble forme l'âme et dont les vivants constituent le vaste corps. » Ainsi, ce que veut le positivisme, c'est la convergence vers un même but de toutes les volontés ; l'adhésion à une même croyance de toutes les intelligences ; la concentration sur un même être de toutes les affections. Le grand but à atteindre, c'est le perfectionnement continu de notre espèce. Le moyen, c'est l'unité des efforts, que doivent concourir à réaliser, le culte, le dogme et le régime.

La religion de l'humanité, si on la compare aux autres croyances, nous apparaît comme un édifice grandiose et majestueux, au milieu du conflit de

toutes ces doctrines néo-chrétiennes, saint-simoniennes et autres, qui se montrèrent confusément à l'horizon intellectuel de la première moitié de ce siècle. Son culte touchant pour la mémoire des morts, sa vénération pour les grands hommes qui ont mérité du genre humain, la morale austère qu'elle enseigne : tout en elle la recommande à l'admiration de ceux qui ont conservé le culte du beau et du bien. Car il ne faut pas se faire illusion, le positivisme ne détruit pas l'enthousiasme : au contraire, il le modère et le restreint pour mieux le conserver. Il se garde bien d'arracher de notre cœur les sentiments et les passions ; il en fait, au contraire, en les épurant, ses plus puissants leviers pour soulever les obstacles qui encombrent le chemin difficile de la vertu.

Que deviendra cette nouvelle religion ? Nous l'ignorons encore. Le peu que nous en savons doit suffire néanmoins pour attirer notre attention sur l'astre qui se lève à l'horizon et lui demander le secret de l'avenir. Peut-être éclairera-t-il d'un jour nouveau les sociétés modernes et leur fera-t-il apercevoir ce que les révélateurs du passé n'avaient même pas entrevu.

VI

PENSÉES ET NOTES DIVERSES

Un jeune aigle essayait ses ailes : trop faible encore et dépourvu de plumes, il retombait lourdement sur le sol et s'attirait ainsi les railleries des autres oiseaux.

Un jour vint cependant où il prit un vol hardi, s'élança dans les cieux et s'empara de l'empire de l'air.

Que celui qui se sent né pour la gloire prenne patience et espère, et méprise les impuissantes railleries de la foule.

Pendant que le christianisme dressait des autels à la virginité, la civilisation moderne élevait ses sanctuaires à la prostitution. On a placé la femme

sur l'autel, et l'on s'est prosterné devant cette nouvelle divinité ; on lui a prodigué l'or et l'encens. La poésie, cette fille du ciel venue sur la terre pour civiliser le monde, a été méprisée, souillée, déshonorée !...

Le Sauveur reprochait aux Juifs de faire de la maison de son père une caverne de voleurs. Que dire des femmes modernes, soi-disant chrétiennes, qui transforment les temples de Dieu en autant d'écoles de séduction, et ne craignent pas de faire parade de leurs charmes jusqu'en face des autels de la Vierge immaculée ?

Souffrir et s'abstenir... Qu'elle était belle, cette devise des anciens stoïciens, de ces hommes qui avaient su trouver dans l'indépendance de leur pensée un refuge inaccessible à la tyrannie et qui, obscurs et méprisés, savaient mourir comme ils savaient vivre, avec tout l'orgueil et toute la fierté qu'inspirent à l'homme le mépris de la douleur et le dédain des richesses !

Où trouver la vérité, lorsque la religion même qui s'appuie sur l'autorité de Dieu, est divisée de doctrines et de croyances ?

Qu'est-ce que prier, si ce n'est s'élever graduellement par la méditation jusqu'à la conception du véritable amour? Mais qu'il y a loin de la prière ainsi comprise et ainsi pratiquée à la prière telle que nous la concevons ! La religion elle-même, qui se dit inspirée du ciel, comment enseigne-t-elle à ses disciples à s'unir au souverain Être ?

La coupe de la vie est trompeuse et sa liqueur est empoisonnée. Ses jouissances sont perfides comme celles de l'amour, et ne laissent au fond du cœur que la tristesse et les larmes.

N'avons-nous pas besoin d'un sentiment noble et puissant, qui nous élève et nous soutienne, pour nous aider à envisager de haut, et sans aucun esprit de parti, les choses de ce monde?

La femme cherche à plaire : c'est là sa force; mais elle n'a de mérite qu'autant qu'elle cherche à aimer.

Que d'hommes enfermés dans un cercle étroit d'idées vulgaires ou superstitieuses, comme le prisonnier entre les quatre murs de sa cellule, sont

incapables de comprendre la véritable liberté de l'esprit !

A quoi tient-il que, tandis que les sciences ont fait tant de progrès, les idées religieuses en aient fait si peu ? N'en trouverait-on pas la cause dans ce procédé qui, de tout temps, a été celui de la religion, et qui consiste à développer la foi au préjudice de la raison ?

Une religion qui admet le surnaturel, ne peut que favoriser les tendances superstitieuses propres à l'ignorance humaine ; et même de nos jours, dans ce siècle de la libre pensée, il serait difficile de mesurer l'étendue du mal que font à l'intelligence les superstitions chrétiennes.

Semblable à ce serviteur fidèle qui enfouit dans la terre le talent qu'il a reçu de son maître pour le faire valoir et le rend tel quel, l'Église chrétienne a enseveli dans l'ignorance et la superstition la doctrine que le Sauveur lui a laissée avec mission de la développer. Elle a agi en serviteur fidèle, mais inutile ; elle prétend prêcher l'Évangile, et elle prêche sa propre condamnation.

N'avons-nous pas constamment sous les yeux

la souveraine beauté, source de tout amour ? Et qu'est-ce, devant elle, que cette beauté périssable, incarnée dans la femme, que les hommes adorent ici-bas ?

Fidèles aux antiques traditions de l'Église qui se sont perpétuées jusqu'à nous à travers le moyen âge, bien des personnes ne connaissent en fait de religion que la sainte mythologie du christianisme. La mythologie païenne, reine de la littérature profane pendant des siècles, s'est évanouie devant les pures notions de la véritable poésie ; croit-on que la mythologie chrétienne puisse satisfaire plus longtemps les sincères aspirations des esprits vraiment religieux ?

L'intelligence ne vit-elle pas de pensées et le cœur de sentiments ? Quelles idées apporte la religion au développement de l'intelligence ? et quelle direction donne-t-elle aux facultés morales ? Le catholicisme ne nous élève vers les hautes et lumineuses régions du merveilleux que pour nous laisser retomber plus lourdement dans les ténèbres de la superstition et dans l'inertie morale d'une écrasante réalité ; le protestantisme, en nous arrachant à l'autorité absurde de l'Église infaillible, ne nous délivre que pour nous jeter enchaînés aux pieds de la Bible.

C'est au nom de la libre pensée qu'il faut rejeter ces vaines prières adressées à un être surnaturel qui ne les entend pas, et ces prétendues vérités sur lesquelles s'appuie le despotisme religieux pour combattre la liberté de l'intelligence.

Seul, le véritable amour, auquel la libre pensée prépare les voies, peut faire triompher le culte pur, le culte en esprit et en vérité, dont on chercherait vainement des traces sur la terre.

Excité par les têtes ardentes de la capitale, poussé à bout par la tyrannie froidement oppressive de ce qu'on appelait le gouvernement régulier, le peuple de Paris prit les armes pour revendiquer sa liberté. La guerre contre les Prussiens, qui avait laissé un si grand nombre d'armes à sa disposition, ne fut qu'une occasion dont profitèrent avec empressement tous ceux qui regardaient comme un devoir d'établir en France la république démocratique et sociale. Au despotisme légal et aristocratique du gouvernement établi, la populace de Paris opposa le despotisme démagogique et révolutionnaire de la Commune. Il est vrai que la grande devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité, ils la comprenaient à leur manière ; ils prêchaient la fraternité en fusillant sans jugement ce que Paris renfermait encore de plus illustre en talent et en

vertu ; la liberté et l'égalité, ils les soumettaient à un pouvoir absolu qui ne reconnaissait d'autre contrôle que sa volonté. Mais si la loi du vainqueur a été dure pour nous, Français, elle a été terrible pour les vaincus de la Commune ; elle a été inexorable pour « *l'incendiaire qui ne sait pas lire* (1). » Les prisonniers français emmenés en Allemagne sont revenus en France après la guerre ; des fédérés pris les armes à la main, les uns sont tombés sans défense sous les balles de leurs vainqueurs ; les autres, déportés en masse dans des contrées lointaines, ne reverront plus leur patrie...

La religion, considérée en elle-même, dans son existence abstraite, est immuable ; ce qui change, ce qui doit changer, c'est la manière de la concevoir et la manière de la pratiquer. Si l'on a trouvé un principe immuable et absolu, il faut sans cesse recourir à ce principe, qui ne change jamais, et sans cesse retourner à l'application, qui varie incessamment et qui doit s'accorder avec ce principe.

La libre pensée est un acheminement vers l'amour pur : c'est le chemin de la vraie religion.

(1) Victor Hugo.

Il faut savoir sortir de soi-même sans se distraire et rentrer en soi sans s'isoler.

Comme l'eau sans écoulement qui se corrompt et répand autour d'elle des miasmes empoisonnés, qui sait si les meilleurs sentiments, concentrés au fond du cœur, ne peuvent pas engendrer les plus funestes erreurs et les plus dangereuses passions?

D'où vient que nous ne jouissons pas des biens que nous cherchons, si ce n'est parce que nous ne les possédons pas? et nous ne pouvons jouir de ceux que nous possédons parce que nous en poursuivons d'autres. Pourquoi chercher en dehors de nous-mêmes et du moment présent le bonheur auquel nous aspirons?

Semblables à ces narcotiques qui assoupissent le malade et ne le guérissent pas, les prières de la religion, impuissantes à détruire le mal, ne font qu'endormir l'âme dans une fausse et dangereuse sécurité.

Dès l'origine des temps, des hommes dont la superstition n'avait pas encore altéré le sens moral,

et dont le cœur était encore naïf et sensible, se sont dit : Il existe dans l'univers quelque chose comme un être invisible qui est partout, qui voit tout, qui entend tout, qui dirige tout et qui peut tout; et ce qui n'était dans l'esprit de ces hommes simples qu'une expression figurée devint bientôt l'expression propre : la figure devint une réalité. Ce n'était qu'un penchant à la superstition, fruit nécessaire de l'ignorance naturelle; ce fut plus tard, chez les peuples païens, une véritable idolâtrie. La religion la moins idolâtre, celle qui avait sur la divinité les notions les moins grossières, fut appelée la vraie religion, et celui que la loi de Moïse proclamait éternel fut regardé comme le vrai Dieu.

C'est ainsi que le Dieu de la religion, loin d'avoir créé l'homme, a au contraire été créé tout entier par l'imagination humaine. La notion du Dieu véritable n'est jamais entrée dans l'esprit de l'homme; jamais notre imagination ne l'a su concevoir. Il est aussi impossible à notre faible raison d'avoir une idée exacte de la Divinité qu'à un grain de sable de remplir l'infini.

Quiconque a beaucoup d'idées peut écrire beaucoup ; mais, pour écrire bien, il faut avoir des idées justes.

Les esprits superficiels, et c'est le plus grand

nombre, sont naturellement portés à ne considérer que les causes apparentes. Dans la conduite d'un homme, ils supposent volontiers la folie, là où ils ne voient aucune cause apparente, de même que dans les événements de la vie, ils attribuent au hasard ce dont ils ne connaissent pas la raison.

La religion chrétienne ressemble à ces monuments vénérables, chefs-d'œuvre de l'art antique, et que les siècles ont respectés. Elle est comme la statue de Phidias, image d'une divinité à laquelle nous ne croyons plus, mais dont la vieillesse et la beauté méritent encore le respect et l'admiration des hommes.

S'il est vrai, comme on le prétend, que le christianisme a retardé de dix-huit siècles l'émancipation de l'esprit humain, il serait possible de démontrer que ce retard, quelque nuisible qu'il ait pu être, était du moins nécessaire à l'éclosion des idées modernes, et que ces mêmes idées ne pouvaient se faire jour ni même prendre naissance dans le sein de la société romaine. Cependant, il faut bien le reconnaître, il est dans la nature des choses qu'elles aient toutes un bon et un mauvais côté, et le christianisme n'a pas échappé à cette loi inévitable.

Comme le sommeil de la nuit après le travail de la journée, la mort est pour nous un temps de repos et de consolation après les agitations et les chagrins de la vie. Mais si le sommeil qui suit cette vie est paisible et plein de charmes pour l'homme vertueux, de quels cauchemars ne doit-il pas être rempli pour celui qui a méconnu ses devoirs! Vous qui passez votre vie dans la pratique du mal, vous ne savez pas quels songes douloureux vous attendent quand le sommeil mystérieux de la mort se sera emparé de vous, et que vous serez entrés dans ce monde inconnu d'où personne ne revient.

Si une opinion est partagée par un grand nombre de personnes, c'est quelquefois une raison pour la rejeter : la vérité n'est pas toujours le partage du plus grand nombre.

Qu'est-ce que Dieu? Une hypothèse par laquelle la religion a voulu expliquer ce que la science elle-même est incapable de comprendre. L'existence de Dieu n'est si évidente pour beaucoup d'hommes, que parce qu'ils ne connaissent pas les arguments propres à la réfuter.

J'ai cherché partout la vérité, et je suis obligé de

confesser que la science seule est capable de me donner une certitude que me refuse la religion; celle-ci n'a laissé en moi que le doute et le vide.

Que l'étranger franchisse la frontière, et l'on verra la France, comme naguère encore, se lever en armes pour le repousser; qu'un Bonaparte ou un Bourbon vienne à mettre le pied sur les degrés du trône, et la France se soumettra. Ceux qui auraient assez de cœur pour résister seraient traités de rebelles et d'insurgés. La résistance à l'étranger est regardée comme un acte de patriotisme; la résistance à la tyrannie, non moins patriotique, est flétrie par la loi du nom de rébellion et de provocation à l'émeute.

Le christianisme, dans la société moderne, n'est plus qu'un replâtrage inutile que le temps fait tomber, et qu'on s'efforce en vain de maintenir.

Parler de Dieu pour expliquer le monde, c'est remplacer une démonstration plus ou moins obscure ou même, si l'on veut, plus ou moins fausse, par une explication tout à fait vide de sens. L'idée d'un Dieu tout-puissant et créateur me paraît être la preuve la plus convaincante de l'ignorance humaine. Dire que Dieu a créé le monde revient tout

simplement à dire que le monde est l'effet de la cause qui l'a produit.

Toute manière de penser, de parler ou d'agir n'est par elle-même ni bonne ni mauvaise; mais si, basée sur la conscience individuelle, elle a pour but l'intérêt général, elle est bonne; si au contraire, prenant son point de départ dans l'égoïsme, elle vise un autre but que l'intérêt général, elle est mauvaise. Le principe et la fin déterminent seuls le bien et le mal.

Aider au développement intellectuel et moral ainsi qu'au soulagement physique de nos semblables; en un mot, « *vivre pour autrui* (1), » tel est le but de notre existence ici bas.

L'âme a des besoins divers; ce n'est pas en satisfaisant pleinement, et même outre mesure, un seul de ces besoins, que l'on peut arriver à assouvir les autres. Nous n'avons pas seulement besoin de penser; nous avons aussi besoin d'aimer.

Les anciens personnifiaient les puissances de la

(1) Auguste Comte.

nature ; nous, nous personnifions les lois auxquelles elles sont soumises. Le Dieu créateur de toutes choses n'est qu'une imposante personnification de l'ensemble des lois qui régissent le monde de toute éternité.

Il ne suffit pas de présenter une idée pour ainsi dire intacte, en en laissant voir tous les détails ; il ne suffit pas de la circonscrire, d'en écarter les paroles inutiles qui ne pourraient que l'obscurcir, il faut encore l'exprimer exactement, fidèlement. Si l'expression n'est pas juste, la parole est trompeuse, et la langue ou la plume trahit la vérité. L'expression ne doit pas être pour l'idée un masque qui défigure les traits, mais bien plutôt un globe de pur cristal qui, tout en permettant de voir la statue dans toute sa beauté, la préserve en même temps de ce qui pourrait la ternir.

C'est peut-être le plus sûr moyen d'éterniser dans notre esprit une idée fausse, que de nous dire qu'il est impossible de la comprendre, mais qu'il faut y croire. Il en est ainsi d'une foule d'idées plus ou moins importantes, et en particulier de l'idée du surnaturel, de l'idée de Dieu, de la création, etc.

Dans toute religion, les croyants sont ceux qui

écoutent le témoignage de leur imagination ; ceux qui, au contraire, se soumettent à la raison et préfèrent la réalité à la fiction, sont regardés comme incrédules et traités d'hérétiques.

C'est une opinion aussi fausse que généralement répandue de penser qu'il est nécessaire de croire en Dieu pour faire du bien à ses semblables et s'acquitter de ses devoirs envers eux.

Heureux celui qui conserve pieusement en son cœur les premières impressions de son jeune âge ! mais plus heureux celui qui, reconnaissant la fausseté de ses illusions d'enfant, les abandonne pour chercher ce qui est la vérité !

Qu'est-ce que la forme visible dont se revêtent tous les êtres, si ce n'est la manifestation extérieure et diversement exprimée de leurs tendances particulières?

L'enthousiasme est fils de l'imagination, mais il est frère de l'ignorance.

C'est pour chaque homme un devoir sacré que de développer des facultés qui peuvent être utiles à la société à laquelle il doit tout.

Celui qui décide de tout avec assurance montre par cela même qu'il a plus de vanité que de savoir.

L'homme ne commande pas à ses croyances : ce sont au contraire ses croyances qui le gouvernent et le dirigent.

J'ai souvent pensé que l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtiment ne pouvait que souiller le pur désintéressement de la véritable vertu. La vraie vertu, comme la vraie science, se suffit à elle-même : elle n'attend de récompense ni dans cette vie, ni dans une autre.

La poésie répand à profusion la lumière et la beauté sur les parties nobles, mais elle recouvre d'une ombre pudique les parties qui offenseraient le regard. La science, elle, ne croit pas que nous ayons à rougir d'être ce que la nature nous a faits. Elle veut connaître toutes les parties de notre

corps, aussi bien que toutes les parties du grand corps de l'univers. L'étude austère ne voit là que des phénomènes à observer et des lois à découvrir.

Semblables au voyageur fatigué qui aime à reporter son regard sur le chemin parcouru, et qui se console de la difficulté du voyage par la pensée que chaque pas le rapproche du but tant désiré, nous devrions aimer aussi à évoquer dans notre souvenir, non-seulement les personnes et les choses qui ne sont plus, mais encore et surtout les pensées et les sentiments qui, à une époque maintenant écoulée, ont été pour nous, soit une cause de tristesse, soit un sujet de consolation. Outre que la conscience des progrès accomplis est un encouragement dans le chemin difficile et pénible de la vie, outre que cela relève l'espérance que de voir apparaître au loin le but que l'on a bien des fois inutilement poursuivi, n'y a-t-il pas une joie intime et quelque chose d'émouvant dans cet entretien muet avec le passé, à écouter les derniers échos de cette grande voix du temps écoulé, dont nous n'avons pas toujours mis à profit les enseignements ?

Bien des personnes font trop facilement intervenir le Dieu surnaturel des chrétiens dans des considérations théologiques sur la nécessité de connaître la vérité, les moyens de la découvrir et les sources d'où elle découle. Sans refuser à ces per-

sonnes le respect que l'on doit à leurs croyances, je crois que le meilleur moyen de faire connaître et aimer la vérité, c'est de la faire descendre des hauteurs mystiques où l'a placée l'imagination des anciens juifs, d'abord, et ensuite des chrétiens, pour la faire entrer, dépouillée de ses propriétés divines, dans l'intelligence humaine plus éclairée, et de la montrer dans tout son éclat et sa pureté, en la dégageant complétement des nuages superstitieux qui la voilent à la plupart des hommes.

L'exclusivisme, en général, conduit droit à l'intolérance, et en matière de religion mène jusqu'au fanatisme. Et, il n'y a rien de plus opposé à l'esprit même de la religion chrétienne que le fanatisme et l'intolérance, dont l'exclusivisme étroit et mesquin dont je parle est, chez les âmes vulgaires, la forme la plus commune, comme aussi, je dirais presque, la plus méprisable. Envisagée à ce point de vue de l'exclusivisme, l'intolérance prend en effet sa source dans l'ignorance jointe à la vanité, deux choses qu'on voit ordinairement ensemble; et ces deux défauts ne pourront jamais, aux yeux d'un homme de bon sens, justifier la haine ou seulement le mépris d'une opinion ou d'une religion quelconque. Le sot jette le ridicule sur la croyance qu'il ne partage pas; le sage, au contraire, la respecte quoique sans l'approuver.

En dépit de la remarque de Chateaubriand qui fait observer qu'on ne peint pas le beau idéal d'un lion, par exemple, et en général d'un animal quelconque, il faut reconnaître que ce qu'on nomme le type idéal d'une espèce, soit animale, soit végétale, existe cependant et nécessairement. C'est une forme plus ou moins parfaite, vers laquelle tendent incessamment les individus de chaque espèce, mais qui elle-même ne peut se réaliser extérieurement, dans l'impuissance où sont ces mêmes individus de s'identifier, pour ainsi dire, avec elle. Or, ce type, ce but naturel et nécessaire de tout être, est dépassé par les uns, tandis que les autres restent en deçà. Cette classification qui s'établit ainsi entre les êtres, pourrait peut-être constituer une classification naturelle qu'il serait, je crois, possible d'opposer avec succès aux classifications trop artificielles des naturalistes. Il résulte donc de ce que tel être exagère le type de son espèce, tandis que tel autre ne l'atteint pas, il résulte, dis-je, de cela, que ce type occupe précisément le milieu entre l'être le plus parfait et l'être le plus imparfait qui, l'un et l'autre, convergent également vers ce but, quoique sans pouvoir jamais y atteindre. De sorte que tous les êtres peuvent être divisés en deux catégories opposées dont l'une n'atteint pas le but, tandis que l'autre le dépasse, mais qui tendent l'une et l'autre à s'en rapprocher indéfiniment. Il est à remarquer que le type idéal, également distant de l'être le plus parfait et du plus imparfait, réunit en lui les traits caractéristiques de l'un et de l'autre, leurs qualités

ainsi que leurs défauts, qui, par leur fusion au sein de ce même type, s'atténuent et se détruisent mutuellement pour se fondre dans une parfaite harmonie. Or, c'est cette harmonie parfaite, cette perfection qui, sous le nom de type idéal, est le point central, le but suprême vers lequel tendent tous les efforts, toutes les aspirations des êtres en général, et de l'homme en particulier. En un mot, toutes les forces de la nature convergent également vers un but unique que nous appelons idéal, et qui, comme force collective réunissant dans son sein et fondant en une seule toutes les forces particulières, nous offre la perspective, réelle ou imaginaire, d'un ordre parfait.

La patience, mais une patience muette, impassible, est la meilleure défense contre ces caractères aussi capricieux qu'intolérants, que la résistance enflamme aussitôt, mais qui perdent forcément toute leur vigueur si on ne leur oppose qu'un silence froid, patient et surtout persévérant. Il est naturel que celui qui a la raison et le droit de son côté, soit de beaucoup supérieur, en patience, en persévérance, à ceux qui n'ont pour eux que certaines vues étroites ou intéressées.

Que dire de ces vérités soi-disant révélées qui nous enseignent que nous avons commencé d'être

et que nous ne cesserons jamais d'exister? Deux seuls points me semblent évidents : un être a eu un commencement, et alors il doit finir, ou il est éternel. Conçoit-on l'infini coupé en deux? Ces deux parties sont-elles bornées? l'infini est donc borné; sont-elles sans limites? il y a donc deux infinis. Qu'est-ce qu'un être qui commence maintenant d'exister et qui vivra toute l'éternité? Son existence est-elle bornée? elle cessera; est-elle éternelle? elle n'a pu avoir de commencement.

Celui qui voudrait se donner la peine de jeter les yeux sur la nature et d'en étudier un peu les lois, comprendrait facilement cette loi du développement lent et successif, mais continu, de tous les êtres; il comprendrait que chacun de ces êtres représente une phase déterminée de la vie universelle, et qu'il doit se transformer pour passer à une autre phase. Qu'est-ce que la mort, si ce n'est la naissance à une autre vie? Si donc, en vertu de la loi incontestable du développement successif, la mort nous fait gravir un degré supérieur de l'existence, pourquoi n'admettrait-on pas que notre naissance ait marqué pour nous le terme d'une vie passée, inférieure à la vie présente? C'est pourtant ce que nous enseignent les lois fondamentales de la nature. Le développement successif et indéfini, développement qui n'a jamais commencé et qui ne s'arrêtera jamais, doit conduire tous les êtres à une perfection de plus en plus grande, à travers les

phases sans nombre, mais bornées, de la vie universelle. Si l'on m'oppose à cela les vérités révélées, je dirai qu'alors Dieu s'est contredit, puisque les lois naturelles sont un démenti formel, et qu'il n'est pas possible de nier, donné à ces mêmes vérités. Il faut choisir entre la nature, dont les lois sont incontestables, et la révélation qui la contredit, et dont les vérités, ensevelies dans le surnaturel, entourées des nuages les plus épais, ne reposent sur rien ou sur des vues de l'imagination.

La vie universelle et éternelle se compose nécessairement de vies successives dont chacune est partielle et bornée, mais qui toutes réunies remplissent l'éternité. Je ne peux pas admettre qu'un être qui n'a jamais existé, commence d'être pour occuper quelques instants de la durée, puis disparaître à jamais, pas plus que je n'admets l'existence finie de l'univers entre deux éternités. Je ne comprends pas plus qu'une existence soit ainsi isolée au milieu de la durée, que je ne comprends qu'un corps soit suspendu dans le vide. Le vide dans l'espace n'existe pas; conçoit-on davantage le vide dans le temps?

L'existence présente démontre suffisamment à elle seule, l'éternité de la vie. Il est facile de comprendre que les éléments constitutifs de tout corps organisé, n'ont dû subir, aux moments que l'on appelle la naissance et la mort, que des transformations. Les éléments, par exemple, qui composent notre corps

existaient avant la vie actuelle, et existeront encore lorsque cette vie sera terminée. Mais les transformations incessantes que subit forcément la matière d'après les lois mêmes qui la gouvernent prouvent assez clairement que ces éléments ne peuvent exister toujours sous la même forme. C'est ainsi que la forme corporelle change en même temps que la vie : à chaque existence différente doit correspondre un ensemble d'organes différents; de même qu'à chaque phase différente d'une même existence, à chaque état différent de notre conscience, correspond un état moléculaire différent du cerveau.

Ainsi l'on peut dire que la vie engendre la vie, comme la force transmet la force, et le mouvement communique le mouvement. Et alors l'ensemble de ces vies successives tourne dans un cercle qui n'a ni commencement ni fin, tout comme la transmission de la force ou la communication du mouvement. La force et le mouvement, après avoir fait le tour de cette sphère infinie que nous appelons l'univers, ne reviennent-ils pas à leur point de départ pour recommencer le même tour? Il en est de même de la vie. La vie est une force qui se transmet de proche en proche, de corps en corps, laissant l'un pour animer l'autre, à mesure que son mouvement se communique, et promenant ainsi sur toute la nature son influence créatrice jusqu'à ce qu'elle revienne à son point de départ recommencer la série de ces existences variées à l'infini, qui n'a point eu de commencement et qui ne doit point avoir de fin.

La connaissance de la vérité est précieuse par dessus tout, mais elle ne s'acquiert que lentement et au prix de bien des efforts.

La véritable expérience ne peut s'acquérir qu'en observant attentivement les choses ; mais cela même ne suffit pas ; c'est peu d'observer, il faut comparer les différentes observations, et de cette comparaison tirer un jugement sur les choses observées. L'intelligence ne doit remplir son rôle qu'après que l'on a observé et comparé ; c'est alors que l'on juge. L'expérience s'appuie ainsi sur une multitude de jugements basés eux-mêmes sur l'observation réfléchie des hommes et des choses.

Le monde, en général, est plus frivole que méchant, et il manque plutôt d'idées sérieuses que de bons sentiments ; de sorte que la méchanceté que l'on reproche aux hommes serait peut-être le résultat de leur ignorance, qui elle-même viendrait de leur indifférence pour les choses sérieuses.

Il est véritablement insensé de fonder un jugement quelconque sur autre chose que sur la certitude. Les opinions basées sur des probabilités, quelque vraisemblables qu'elles paraissent, sont exposées à s'écrouler au moment où l'on s'y attend le moins.

Pour que l'intelligence ou la faculté par laquelle nous comprenons, acquît assez de développement pour saisir les rapports nécessaires des faits et des idées, il fallut que les hommes se souvinssent, sinon de tous les objets qu'ils avaient vus, du moins de ceux qui les avaient le plus frappés. Ils remarquèrent, à l'inspection de deux idées ou de deux phénomènes, que tel autre phénomène occupait un rang intermédiaire entre les deux premiers, et que d'autres venaient encore se placer parmi ceux-ci. Ils entrevirent de la sorte des liens plus ou moins complexes entre les idées, qui leur permirent de mettre plus ou moins d'ordre et plus ou moins d'unité dans leurs connaissances, de sorte que le développement de l'intelligence humaine ne fût que le résultat de la multiplicité toujours croissante des rapports que l'observation faisait incessamment découvrir.

La vie est un fleuve dont nous devons sans cesse diriger le cours capricieux pour qu'il ne se perde pas en des sables arides. Malgré l'indifférence à peu près générale du monde à cet égard, la nécessité d'une grande pensée ou d'un sentiment puissant qui serve, pour ainsi dire, de moule à notre vie, s'est souvent impérieusement imposée aux esprits sérieux et réfléchis : « La vie, dit entre autres un éminent écrivain de ce siècle (1), la vie n'a d'unité

(1) A. Vinet. *Tableau de la littérature française.*

que par un sentiment qui la détermine et la pénètre tout entière, comme la chaleur pénètre les corps soumis à cette influence. » Cette unité, nous la trouvons bien dans les longues aspirations du poëte qui consume sa vie à la recherche de l'idéal, dans le dévouement exclusif du savant à la science, et dans quelques autres sentiments non moins sublimes qu'a toujours inspirés un amour ardent de l'humanité. En dehors de là, la foule frivole et railleuse, qui ne comprend rien à ces nobles dévouements, se laisse mollement bercer, sans savoir où elle va, dans cette barque enchantée de la vie, que le temps emporte vers les rivages inconnus. Ne pourrait-on pas lui faire comprendre, cependant, qu'il est d'autres jouissances que ces jouissances mondaines qui semblent insulter à la douleur de ceux qui souffrent, et qui ne donnent pas même le bonheur à ceux que l'on appelle (par dérision peut-être) les heureux du monde.

Le temps que nous passons sur la terre, quelque court qu'il soit, impose à chacun de nous des obligations plus hautes que ne le suppose généralement le vulgaire. Beaucoup se courbent encore avec une pieuse frayeur devant l'autorité surnaturelle dont la crédulité des peuples a revêtu l'Église chrétienne. Croient-ils par là avoir atteint cet idéal inaccessible que l'humanité poursuit en vain, dans ses longs rêves, depuis des milliers d'années?

Si la durée de la vie est bien courte, les domaines de la pensée sont sans bornes. La science ouvre devant nous ses insondables profondeurs et nous offre les austères voluptés de la méditation; les arts nous exposent à l'envi leurs merveilles idéales, leurs sublimes créations. Amoureux de la vérité pour la vérité même, si nous sommes animés du véritable esprit de notre époque, nous n'attendrons pas d'autre récompense, nous n'accepterons pas d'autre espoir que la joie pure qui est attachée à sa précieuse découverte. Échappant ainsi à l'influence énervante de cette vie mondaine où le vulgaire croit trouver le bonheur, celui qui se conduit d'après ces pensées n'a devant les yeux que l'austère notion du devoir : c'est là qu'il puise ses plus nobles inspirations. Qu'importe que sa cendre soit un jour dispersée aux quatre coins du globe et sa mémoire foulée aux pieds! Qu'importe l'avenir qui l'attend! Il obéit sans murmure à la voix intérieure qui ne lui réserve aucun châtiment, qui ne lui promet aucune récompense, parce qu'il sait que c'est là l'idéal de perfection qui contient en lui les plus hautes destinées de l'humanité.

Aussi les difficultés sans cesse renaissantes qui accablent la plupart des hommes sont-elles pour lui une occasion de triomphe plutôt qu'un présage de défaite. Son courage croît en raison des obstacles. Sa mission n'est-elle pas de lutter, de lutter sans relâche? N'est-ce pas par cette lutte incessante et féconde qu'il défrichera peu à peu le champ inculte où ses successeurs recueilleront la moisson.

arrosée de ses sueurs? Mais il sait aussi que la saison qui voit germer le grain n'est pas la même que celle qui voit mûrir le fruit. Heureux dans l'heure présente, il ne presse pas de ses vœux impatients et irréfléchis la marche lente mais régulière du temps. Persuadé comme il l'est que la victoire n'est pas la récompense de la lutte, que la science n'est pas la récompense du travail, il ne voit dans le succès qu'une conséquence naturelle et indifférente de son activité. Il attend avec calme que son rôle terminé lui permette de céder la place à un autre et que ses longues et utiles fatigues lui donnent le droit d'entrer dans son repos. Mais il n'en continue pas moins de se dévouer à l'œuvre, si humble qu'elle soit, qu'il a entreprise, heureux si chacun de ses efforts a pu soulager une souffrance, si chacune de ses méditations a pu dissiper une erreur.

Ou Dieu et l'univers ne font qu'un, ou Dieu et l'univers font deux. Dans le premier cas, l'univers est Dieu, et nous sommes panthéistes; dans le second cas, Dieu est un être fini, et nous sommes athées. Laissons donc l'idée de Dieu, qui ne peut que nous embarrasser, et prenons l'univers tel qu'il est.

Qu'est-ce que la révélation? La certitude à tout prix.

Je trouve que la raison humaine élève bien haut ses prétentions, lorsqu'elle prétend déterminer avec la plus grande exactitude ce qui appartient à l'homme et ce qui appartient à Dieu, lorsqu'elle prétend tracer une ligne de démarcation précise entre deux êtres qu'elle ne connaît pas.

Lorsque, après avoir cherché les preuves de la religion révélée, nous la regardons comme une émanation d'en haut, et que nous identifions nos conclusions avec ce que nous considérons comme la pensée de la Divinité, quelle autre chose faisons-nous que nous soumettre à notre propre jugement et nous incliner devant nos propres décrets?

Ce qui frappe au premier abord, dans cette audacieuse et idéale conception de l'infini personnifié d'où est sorti l'idée de Dieu, c'est la notion d'absolu qui s'y trouve. La tendance à l'absolu a été le trait caractéristique, non-seulement de la civilisation primitive, mais encore de tout le moyen âge. Cela est un fait qu'il suffit de reconnaître. Mais jusqu'à quel point l'homme pouvait-il trouver la réalisation de ses désirs, la satisfaction de ses besoins, le contentement de soi-même, dans cette notion abstraite et aride de l'absolu? C'est ce qu'il n'est pas facile de voir. Aussi cet absolu a-t-il été, dès la plus haute antiquité, personnifié par les hommes, c'est-à-dire représenté comme un être vivant et agissant. D'un autre côté, si l'on considère

que cet être, qui diffère de l'homme en ce qu'il est l'Être par excellence, l'Être absolu, lui ressemble cependant quant à ses qualités essentielles, je veux dire la faculté de connaître, de penser, d'aimer, de prévoir, de se souvenir, etc.; si, dis-je, vous mettez en regard ces différents caractères, vous arriverez à cette conclusion que la notion de Dieu n'est sortie que de la combinaison de deux éléments très-divers et même opposés : la personnification de l'infini et de l'absolu et la divinisation de l'homme.

A cela, que répond la science? La science contemporaine, lasse, et à bon droit, des interminables controverses de la métaphysique et de la théologie, qui ne peuvent nous donner aucune certitude, se résigne sagement à ignorer ce qu'elle ne peut connaître ; elle met résolument de côté ces discussions désormais aussi puériles qu'inutiles sur la nature de ce souverain Être dont la religion ne sait même pas nous prouver l'existence, et n'accepte et ne reconnaît pour vrais que les faits qui lui sont démontrés tels. Elle se borne à constater la nature subjective, non pas de cet être qu'elle ne connaît pas, mais de l'idée que les hommes s'en font, à analyser cette idée, en appelant à son aide, comme un témoin irrécusable, l'histoire entière de l'humanité, et classe enfin cette notion abstraite et purement subjective au nombre des chimères que s'est plu à poursuivre l'espèce humaine encore au berceau.

Il est des jours, dans la vie, qui sont la source ou, si l'on veut, le point de départ de longs souvenirs, ordinairement tristes ou agréables, quelquefois touchants ; ce sont comme autant d'ombres ou de lumières éclairant ou laissant obscur le sentier déjà parcouru ; comme autant de jalons placés de loin en loin sur cette route incertaine du temps, où tout, nos joies et nos chagrins, se confond dans un lointain vaporeux.

Les âmes sensibles aiment habituellement à contempler avec un sourire mélancolique leurs luttes, leurs douleurs d'autrefois ; les esprits enjoués, au contraire, jettent un voile volontaire sur ces tribulations importunes qui troubleraient leur gaieté, et s'appliquent à ne considérer que le côté heureux de leur jeunesse. Quant à moi, ce serait des choses de la vie vulgaire et commune que j'aimerais à parler ; elles m'attirent quelquefois plus que les grands événements dont s'intéresse une nation. Quand je pense à ce vers tombé de la plume d'un grand poëte :

Plus que le chêne altier, j'aime le nid de mousse,

je me dis, moi aussi, que ce n'est pas toujours dans les grandes choses que l'on trouve le beau. La nature s'est plus d'une fois surpassée dans ses plus délicates et, en apparence, ses plus viles créations,

que cet être, qui diffère de l'homme en ce qu'il est l'Être par excellence, l'Être absolu, lui ressemble cependant quant à ses qualités essentielles, je veux dire la faculté de connaître, de penser, d'aimer, de prévoir, de se souvenir, etc.; si, dis-je, vous mettez en regard ces différents caractères, vous arriverez à cette conclusion que la notion de Dieu n'est sortie que de la combinaison de deux éléments très-divers et même opposés : la personnification de l'infini et de l'absolu et la divinisation de l'homme.

A cela, que répond la science? La science contemporaine, lasse, et à bon droit, des interminables controverses de la métaphysique et de la théologie, qui ne peuvent nous donner aucune certitude, se résigne sagement à ignorer ce qu'elle ne peut connaître ; elle met résolument de côté ces discussions désormais aussi puériles qu'inutiles sur la nature de ce souverain Être dont la religion ne sait même pas nous prouver l'existence, et n'accepte et ne reconnaît pour vrais que les faits qui lui sont démontrés tels. Elle se borne à constater la nature subjective, non pas de cet être qu'elle ne connaît pas, mais de l'idée que les hommes s'en font, à analyser cette idée, en appelant à son aide, comme un témoin irrécusable, l'histoire entière de l'humanité, et classe enfin cette notion abstraite et purement subjective au nombre des chimères que s'est plu à poursuivre l'espèce humaine encore au berceau.

Il est des jours, dans la vie, qui sont la source ou, si l'on veut, le point de départ de longs souvenirs, ordinairement tristes ou agréables, quelquefois touchants ; ce sont comme autant d'ombres ou de lumières éclairant ou laissant obscur le sentier déjà parcouru ; comme autant de jalons placés de loin en loin sur cette route incertaine du temps, où tout, nos joies et nos chagrins, se confond dans un lointain vaporeux.

Les âmes sensibles aiment habituellement à contempler avec un sourire mélancolique leurs luttes, leurs douleurs d'autrefois ; les esprits enjoués, au contraire, jettent un voile volontaire sur ces tribulations importunes qui troubleraient leur gaieté, et s'appliquent à ne considérer que le côté heureux de leur jeunesse. Quant à moi, ce serait des choses de la vie vulgaire et commune que j'aimerais à parler ; elles m'attirent quelquefois plus que les grands événements dont s'intéresse une nation. Quand je pense à ce vers tombé de la plume d'un grand poëte :

> Plus que le chêne altier, j'aime le nid de mousse,

je me dis, moi aussi, que ce n'est pas toujours dans les grandes choses que l'on trouve le beau. La nature s'est plus d'une fois surpassée dans ses plus délicates et, en apparence, ses plus viles créations,

et la perle de grand prix s'est trouvée souvent au fond des mers.

L'emploi du merveilleux, qui a fait si longtemps la force du judaïsme et ensuite du christianisme, pour ne parler que de ces deux religions, est maintenant un germe de mort au sein de cette doctrine, qui se dit la seule vraie et qui se proclame elle-même éternelle. Son Dieu contre nature et impuissant s'évanouira sous l'éclat de la vérité pure, comme ces apparitions nocturnes que notre imagination fait surgir du sein des ténèbres se dissipent devant la lumière du jour, qui en montre l'inanité.

Sans doute le merveilleux a été jusqu'à présent l'ornement indispensable de toute fiction un peu poétique. La religion, surtout la religion catholique, est le plus beau des poëmes qu'ait créés l'imagination humaine. Ses différentes péripéties se sont déroulées dans la suite des siècles avec un ensemble grandiose et sur une scène bien souvent ensanglantée. Mais quel motif serait assez fort pour nous obliger à regarder la religion autrement que comme une fiction sublime qui a toujours, jusqu'à présent, séduit et entraîné la foule ?

La solitude, ou même seulement l'isolement moral, ne peut pas constituer le fond de la vie ; il ne

peut être qu'un moyen passager de retremper nos forces dans un repos nécessaire. C'est à nous à modifier, à restreindre, à détruire même, s'il y a lieu, les penchants que je ne crains pas de dire antisociaux, qui nous poussent à un isolement contre nature. Et les causes accidentelles de ce penchant à la solitude, qui sont, il faut le reconnaître, très-nombreuses, ont besoin d'être combattues avec une grande vigilance, pour les empêcher de se multiplier outre mesure. Nous devons donc nous appliquer, par tous les moyens que nous suggère notre intelligence, à étendre de plus en plus la sphère d'activité des sentiments légitimes.

La vie sur cette terre n'est certes pas un jeu pour l'homme qui pense. Ce n'est pas chose frivole que de lutter sans trêve et sans relâche contre les mauvaises tendances, contre les erreurs, contre les passions, contre les entraînements du monde. Ce n'est pas chose frivole que d'assurer le bonheur ou le malheur de ceux qui doivent venir après nous, que de développer ou faire croître leurs aptitudes ou les laisser s'engourdir dans l'oisiveté et l'ignorance. Ce n'est pas chose frivole que le compte que nous aurons à rendre à la société, sur notre lit de mort, de l'emploi de nos facultés et de notre temps.

Quand nous méditons sur l'origine et sur la fin des choses, et que nous nous demandons, avec une

légitime, mais impuissante curiosité, ce que nous sommes au milieu de l'infini qui nous entoure, nous cherchons à pénétrer par une sorte d'intuition jusqu'à l'essence intime de l'être. Nous interrogeons notre faible intelligence et nous lui demandons le pourquoi de toutes choses, le pourquoi de la raison, le pourquoi de la pensée, le pourquoi du sentiment, le pourquoi de la vie, le pourquoi de la mort, le pourquoi du bien et du mal. Dans notre enthousiasme irréfléchi, nous nous flattons de deviner l'univers. Nous nous croyons capables de tout comprendre, de tout connaître. Lorsqu'enfin, épuisés par de longues et stériles recherches, nous demandons à l'indifférence et au scepticisme la paix que nous espérions trouver dans la connaissance des choses, toute croyance s'est évanouie. Et c'est à ce moment que nous reconnaissons, « avec l'épicurien désabusé qui a écrit l'*Ecclésiaste* (1), » que *tout n'est que vanité.*

Chaque loi naturelle que l'on découvre est un préjugé que l'on détruit.

Il y a des doctrines que l'on veut bien appeler mauvaises et qui sont cependant beaucoup plus pures que les doctrines théologiques, parce qu'elles

(1) E. Renan. *Vie de Jésus.*

ne sont pas souillées par des superstitions de toutes sortes, et, en second lieu, incomparablement mieux établies, parce qu'elles reposent sur des données scientifiques incontestables. J'ai cherché longtemps, mais en vain, des preuves à la religion, je n'ai trouvé que des apparences sans aucune réalité.

Je ferai remarquer en outre qu'il y a lieu, et qu'il est même très-nécessaire de distinguer entre les doctrines qui ne sont ni purement scientifiques, ni essentiellement religieuses, mais qui, toutefois, inspirées qu'elles sont par l'esprit théologique ou métaphysique, peuvent être assimilées aux conceptions de la religion, et les doctrines qui, dérivant exclusivement des vérités scientifiques, ne sont inspirées que par l'esprit désintéressé de la science, et sont alors basées sur la vérité même. De sorte que ce que l'on appelle les mauvaises doctrines peut et doit être classé parmi ces systèmes qui, opposés à la religion par leurs principes, lui appartiennent cependant par leur nature.

Étant admis que l'homme, parvenu à la vie intellectuelle, à la vie consciente de l'âge mûr, peut et doit se connaître, il est certainement permis d'affirmer qu'il est le conseiller et le guide naturel de l'enfant, encore plongé dans la vie instinctive et inconsciente. Mais son rôle, loin de consister dans la création de penchants artificiels ou dans la sup-

pression de penchants réputés mauvais, doit, au contraire, se borner à la direction pure et simple de ceux déjà existants, pour les réveiller, s'ils sont engourdis ; pour les modérer, s'ils sont excessifs ; pour les rendre purs, enfin, s'ils sont corrompus.

Faire son devoir, c'est être heureux.

Il y a des choses qui paraissent impossibles au premier abord, et qui deviennent très-faciles pourvu qu'on suive rigoureusement l'ordre nécessaire pour y arriver.

C'est un triste encouragement à la vertu que de penser qu'au lit de mort on pourra obtenir le pardon de son Sauveur. On m'objectera que le pardon à la dernière heure n'a rien de certain, que nous pouvons mourir subitement, etc. Mais quel est le pécheur qui ne se plaît pas, qui ne se complaît pas dans cette espérance qu'un moment viendra où, se sentant mourir après une vie passée à faire le mal, il pourra encore se repentir et obtenir le pardon du Dieu de miséricorde? Sans doute, l'homme qui a l'esprit élevé, le cœur noble, s'il croit en Dieu, obéit d'abord à la loi divine et ne veut pas d'un pardon qui viendrait tout exprès pour lui ouvrir les portes du ciel ; mais l'esprit vulgaire,

pour peu qu'il soit entraîné au mal, rejette l'obligation du devoir et ne veut accepter du Dieu clément que sa miséricordieuse sollicitude pour le pécheur.

Le perfectionnement de soi-même n'est pas seulement un devoir, c'est encore un plaisir; ce n'est pas seulement la loi, c'est aussi le bonheur.

Une bonne action est plus qu'une prière; un bon exemple vaut mieux qu'une prédication. Ne prions pas pour notre frère qui souffre; mais allons vers lui et soulageons-le.

Il faut être très-circonspect dans l'affirmation; au doute seul il est permis d'être un peu exagéré.

La science vient-elle de faire quelque nouvelle découverte qui paraisse quelque peu en désaccord avec la Bible? Ne croyez pas que l'Église va la condamner. Non; mais elle cherche aussitôt à démontrer que le désaccord n'est qu'apparent, et que ce que l'on croyait contredire les Livres saints en confirme au contraire la vérité.

Quelque doctrine métaphysique mal appuyée sur

les faits, quelque rêverie bizarre, quelque utopie irréalisable vient-elle à se produire? Vite l'Église lance l'anathème contre les impies assez audacieux pour s'égarer dans d'autres régions que celles de la foi. Autrefois elle considérait la science comme une enfant dont il fallait soutenir la marche chancelante ; maintenant elle la considère comme une rivale dont l'appui ne serait pas inutile et dont il serait bon de se concilier l'amitié. Ou plutôt la science me paraît être pour la religion une ennemie redoutable que celle-ci désespère de vaincre et avec laquelle elle veut faire la paix à tout prix.

La philosophie positive m'a appris une grande chose : elle m'a appris à savoir ignorer ce que je ne sais pas. Rien n'est si commun que les ignorants qui connaissent tout.

Le mot d'*orgueil* que les chrétiens jettent si facilement à la face de leurs adversaires, et que ceux-ci pourraient leur renvoyer tout aussi facilement, ne prouve rien pour ou contre le christianisme. Ce n'est pas avec des mots que l'on discute, mais bien avec des idées.

La patrie élève bien un monument funèbre à la mémoire de ceux de ses défenseurs qui sont morts devant l'ennemi; pourquoi l'enfant n'élèverait-il

pas, lui aussi, un monument semblable, monument de poésie et d'amour, pour honorer et perpétuer dans la famille le triste mais cher souvenir de ceux que la mort a surpris au milieu de la tâche si difficile de l'éducation domestique?

Le rire est l'ennemi du bonheur.

L'humanité a traversé bien des siècles et agité bien des questions ; elle a approfondi toutes choses ; mais elle n'est pas encore parvenue à savoir qu'elle ne sait rien.

L'homme n'est autre chose que le produit du milieu dans lequel il vit.

Ce n'est que par l'observation, la comparaison et l'expérience continuelle des choses que nous pouvons connaître ce qui est mauvais et ce qui est faux, pour l'éliminer; ce qui est bon et ce qui est vrai, pour le conserver. Le même procédé d'élimination successive à l'égard de ce qui est moins vrai et moins bien dans l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques ainsi acquises, nous permet d'épurer et de perfectionner sans cesse les notions que nous nous formons du vrai et du bien. L'ef-

ficacité d'une telle méthode exige que nous donnions aux vues d'ensemble la prépondérance sur les vues de détail, afin de pouvoir comparer et juger par nous-mêmes en pleine connaissance de cause. Dans les affaires de chaque jour, il est donc de toute nécessité de voir les choses de haut, si l'on veut les apprécier sainement et les conduire comme elles doivent l'être, c'est-à-dire si l'on veut donner son attention non-seulement à celles qui sont utiles, mais encore à celles qu'un degré particulier d'excellence nous désigne tout naturellement comme le but de nos principaux efforts.

Ainsi envisagée, la prépondérance de l'ensemble sur le détail, de l'intérêt collectif sur l'intérêt individuel, de la société sur l'individu, constitue le fondement le plus solide de la morale pratique.

Les plaisirs faux énervent l'homme et le corrompent; seuls, les plaisirs vrais l'ennoblissent et le purifient.

L'obligation de plaire, dans le monde, est une obligation à laquelle chacun a le droit de se soustraire, si bon lui semble.

C'est une obligation purement factice et de convention ; elle n'oblige que ceux qui veulent bien s'y soumettre, et n'a aucun des caractères de l'obligation morale. Car cette dernière ne saurait en aucun

cas, s'accomoder des frivolités, si gracieuses soient-elles, de la galanterie et de la politesse mondaines.

La religion chrétienne ressemble actuellement à une jolie femme qui fait la moue de ce que son amant ne veut pas lui accorder ce qu'elle demande.

L'affection embellit et parfume la vie ; il n'en faut pas être avare ; gardons-nous bien de la mesurer. Que de personnes dont il ne nous reste plus que le souvenir, et que nous regrettons amèrement de n'avoir pas assez aimées !

Il en est de l'excellence dans un art quelconque, et de la pratique du bien, en particulier, comme de la connaissance de la vérité ; un effort continuel peut seul nous y conduire.

Le mariage, pour bien des personnes, est chose tellement banale que c'est à peine s'il laisse des traces dans la vie de la famille. On y pense six semaines à l'avance pour faire les préparatifs, et six semaines après on se demande si l'on a jamais été marié. En vain l'Église impose-t-elle ses bénédictions aux deux époux ; en vain leur rappelle-t-elle

les nouveaux devoirs qui leur incombent; ils ne voient que la noce qui se prépare et ne veulent penser qu'à leur félicité future. On n'a que faire, à notre époque, des prières de l'Église pour le jeune ménage; on ne veut plus voir maintenant que le côté matériel des choses; on a hâte de jouir. Bonheur trop vif et trop tôt passé! Premières joies du mariage, qui parfumez le lit conjugal, vous ne durez, vous aussi, que

L'espace d'un matin!

On retrouve dans le commerce, comme dans l'administration et comme dans les sciences, cette « spécialité dispersive » dont parle Auguste Comte. Aucun lien ne relie entre elles les différentes branches de connaissances dans l'une ou l'autre de ces parties, ne les coordonne et n'en forme un tout. Pas de théorie; encore moins de méthode; partout une routine aveugle et trop souvent inintelligente. Ce n'est pas ainsi que la lumière se fait dans l'esprit; on se perd dans les détails; et si des vues d'ensemble ne permettent pas d'embrasser d'un coup d'œil tout ce que l'on doit savoir, les connaissances les plus solides et les mieux élaborées ne sont jamais qu'un assemblage incohérent qui peut se dissoudre d'un moment à l'autre.

Il faut commencer par vivre pour nos contemporains avant de revivre dans nos successeurs.

La philosophie positive, en nous révélant notre ignorance, en nous mettant face à face avec cette immensité mystérieuse et inconnaissable qui s'étend, illimitée, devant nous, derrière nous, autour de nous, a fait jaillir du même coup une source inépuisable de poésie, inconnue aux siècles qui nous ont précédés.

Chacun de nous se fait un personnage à sa guise dont il prend le masque en toute circonstance : qu'ils sont rares, ceux qui savent se contenter d'être ce qu'ils sont!

Il y a des gens qui savent avec la plus grande exactitude, ce qui s'est passé à l'origine des choses, et ce qui se passera à la fin des siècles. Ils savent parfaitement quelle est la main qui a semé l'espace de mondes innombrables et qui a tout disposé *pour le plus grand bonheur de l'homme*. Bien plus, ils vous diront avec force détails *pourquoi* les choses auront lieu ou ont eu lieu ainsi. Ils ont un livre merveilleux où tout cela leur est révélé. Rien ne leur est caché... Ne riez pas... Ces gens-là sont des chrétiens et ils vous accuseront d'*orgueil* et d'*impiété*

si vous osez avouer franchement votre ignorance.

Un empressement immodéré dans les affaires ou dans l'étude n'a d'autre résultat, bien souvent, que de faire succéder à une période d'excitation une période d'abattement dans laquelle le découragement s'empare de nous et nous fait désespérer de pouvoir jamais faire tout ce que nous voudrions. Mais que les choses seraient changées, si nous savions avancer pas à pas, sans jamais courir et sans jamais nous arrêter, et que le succès serait prompt à couronner nos efforts !

Tandis que l'ancienne morale nous dit de regarder au ciel, que cette vie n'est qu'un songe et que la réalité se trouve au-delà du tombeau, la morale moderne nous enseigne, au contraire, à profiter du petit nombre de jours que nous passons ici-bas, pour travailler à l'avancement du progrès, pour contribuer à la moralisation des peuples et des individus dans la grande famille humaine dont nous sommes tous les membres, car qui sait si le sommeil de la tombe aura jamais un réveil ?

Il y a des moments, dans la vie, où l'enthousiasme se refroidit, où la passion s'éteint, et où la réalité la plus vulgaire et la plus prosaïque semble

devoir tarir jusque dans leur source tous les sentiments nobles et généreux. Heureux celui qui peut échapper à de pareils moments et leur opposer la sensibilité naturelle de son cœur et la richesse de son imagination !

La morale des philosophes du siècle dernier, encore entachée de métaphysique en dépit du développement de la science, fut obligée de s'appuyer sur une base, je dirais presque, arbitraire. Dans l'impossibilité où elle se trouvait d'utiliser à son profit les conclusions biologico-sociologiques au moyen desquelles Auguste Comte, un demi-siècle plus tard, devait fonder la philosophie positive, la morale des encyclopédistes trouva un mobile puissant dans la considération du bonheur que procure à l'homme l'exercice normal et le plein épanouissement de ses facultés. Cette base provisoire devait être et fut insuffisante. Mais d'abstraite et métaphysique qu'elle était, la morale devint concrète et positive, aussitôt qu'elle eut pris pour point d'appui définitif les impulsions sympathiques et les instincts égoïstes qui sont au fond du cœur de tout homme et qui ont leurs organes spéciaux et distincts dans l'encéphale. La morale métaphysique de l'intérêt ou du bonheur n'existe plus pour nous ; elle est à jamais remplacée par cet instinct irrésistible qui, nous faisant croire au vrai parce que c'est le vrai, nous faisant admirer le beau parce que c'est le

beau, nous fait aussi pratiquer le bien parce que c'est le bien.

Pour vivre, il faut consommer ; pour consommer, il faut produire; pour produire, il faut travailler. Cela n'est pas un enchaînement d'idées ; c'est un enchaînement de faits : le fait de la vie une fois admis, le travail a pour but de produire ce que l'être organisé a besoin de consommer. Faire que les besoins de tous, sans exception, soient satisfaits dans les limites du nécessaire, tel est le but idéal de toute véritable institution sociale.

Il est nécessaire que le beau soit l'expression du vrai, que l'idéal soit le reflet de la science, si l'on veut qu'il soit à la fois aimé par le cœur et réalisé par la volonté.

Il n'y a pas plus de théories sans faits qu'il n'y a de faits sans théories, de même qu'il n'y a pas plus de matière sans force qu'il n'y a de force sans matière. Il y a toutefois une restriction à apporter à cela : cette restriction consiste dans la nécessité, pour relier les faits au moyen de théories, de l'existence d'un être pensant, qui est l'homme. Étant donné l'homme, doué de la faculté de penser, et les phénomènes qui l'entourent, le cerveau humain est

le lien qui rattache les théories aux faits et les faits aux théories.

Il y a beaucoup de personnes qui ont l'esprit assez étroit : sitôt que vous dépassez leur horizon, elles vous accusent de déraisonner.

La philosophie est sous la dépendance de la science comme la science, elle-même, est sous la dépendance des faits. Les faits, eux, ne dépendent de personne ; ou plutôt, je me trompe, nous ne savons de qui ils dépendent et il nous importe peu de le savoir. Les faits sont l'élément irréductible audelà duquel il n'y a plus qu'hypothèse et confusion ; au-delà des faits, c'est le grand inconnu et la sphère inaccessible vers laquelle tendent sans cesse les investigations de l'homme. Les faits, en un mot, constituent à eux seuls toute l'autorité de la science moderne : devant eux, il n'y a qu'à s'incliner et à se soumettre.

Dans cette prédisposition de la science à ne considérer que les faits, rien que les faits, beaucoup de personnes, même des mieux instruites, ne veulent voir qu'une tendance matérialiste. La science n'est ni matérialiste, ni spiritualiste, ni déiste, ni athée (1);

(1) V. *Revue de philosophie positive.*, *De la philosophie positive*, par E. Littré.

elle abandonne aux sectes métaphysiques et religieuses ces futiles distinctions. La science est neutre entre ces différents partis ; la science est la science, et rien de plus. Aucune question touchant les attributs de la divinité ou l'essence des êtres, ne peut l'intéresser. Elle ne connaît que deux choses: des phénomènes et des lois; les phénomènes, qui sont le côté matériel et tangible de ce qui est; les lois, qui en sont le côté abstrait et invisible; les phénomènes, que nous ne percevons que par les sens ; les lois, que nous ne percevons que par l'entendement. Là où il n'y a que des phénomènes sans lois ou des lois sans phénomènes, il n'y a pas science. Et là où il n'y a pas science, il ne peut y avoir convergence d'opinions. Les religions ne réunissent que les croyants; la science réunit tous les hommes studieux et amoureux de la vérité. La religion a eu sa révélation, incarnée dans la grande victime du Calvaire ; la science aussi a sa révélation, incarnée dans vingt hommes de génie : les d'Alembert, les Diderot, les Lavoisier, les Bichat, les Broussais, les Cuvier, etc. La science, je viens de le dire tout à l'heure et je le répète, est un terrain neutre; elle donne l'hospitalité, indifféremment, aux chrétiens et aux athées; aux spiritualistes et aux matérialistes. C'est là, et là seulement, qu'ils apprendront à se connaître et à s'apprécier mutuellement, et à secouer ces préjugés bizarres d'après lesquels les uns auraient le privilége de la vertu, et les autres le monopole de tous les vices.

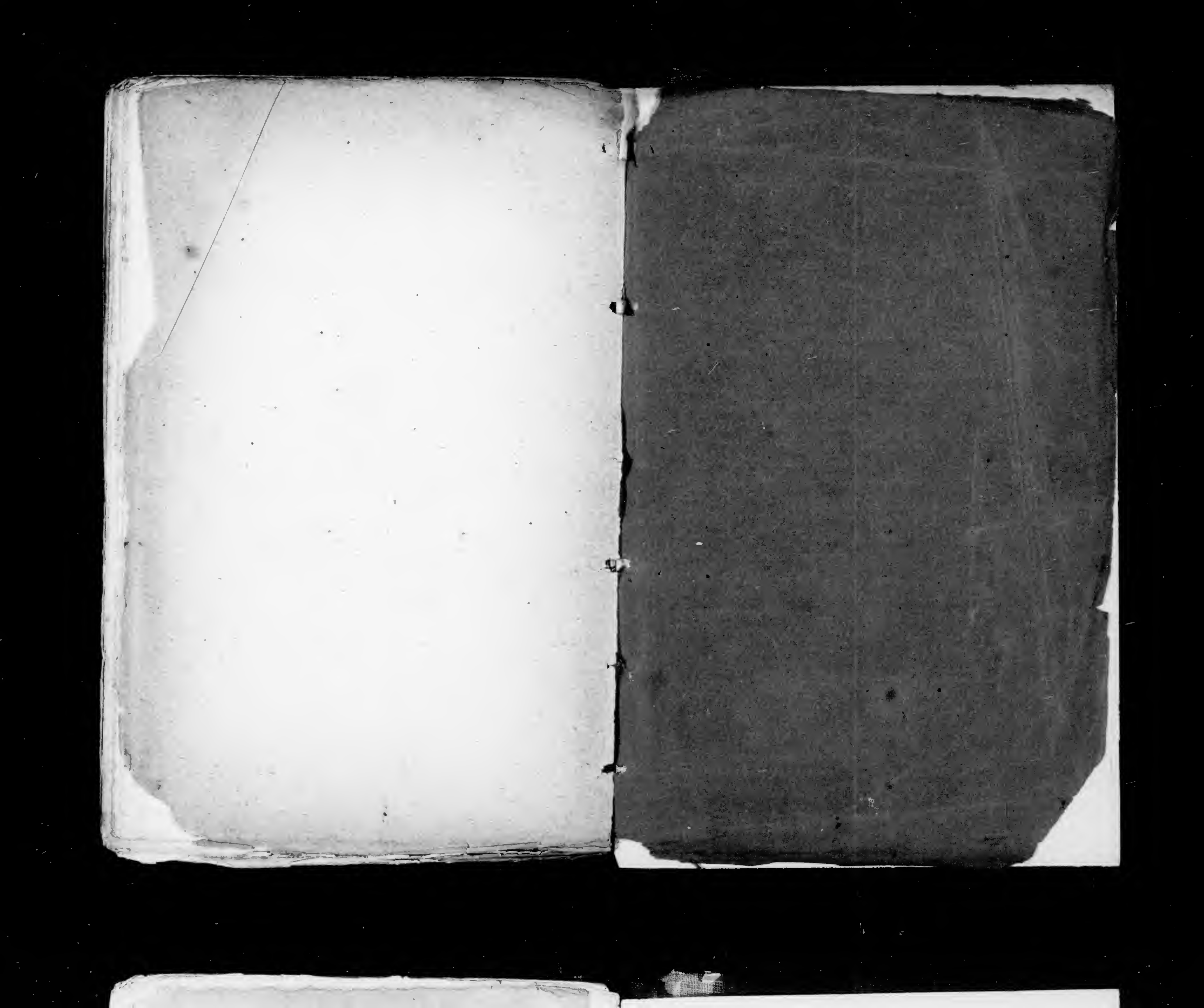
Que seront devenues, dans des millions ou des milliards de siècles, toutes ces philosophies, toutes ces religions, tout ce que les hommes ont fait, ont dit, ont pensé ? Le dernier homme disparu de dessus la surface de la terre, la terre elle-même dissoute dans les éléments qui la composent et servant peut-être à former d'autres mondes plus jeunes, il ne restera donc plus rien des nations et des empires et des civilisations, objets de l'admiration des hommes ! Les tombeaux eux-mêmes, enveloppés dans la destruction générale, ne rediront plus à l'homme anéanti ses espérances d'immortalité. Les derniers vestiges des trônes écroulés auront disparu ; les lieux mêmes où ils se seront élevés avec orgueil ne seront plus; le souffle du temps aura tout emporté !...

Que les pensées de l'homme et l'homme lui-même, et tout ce qui lui semble devoir durer le plus longtemps, sont peu de chose entre la durée illimitée qui nous précède et la durée illimitée qui nous suit !

FIN.

TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.



PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

Système de politique positive, par Aug. Comte, 4 vol. in-8. Paris, 1851-1854........................ 30 fr. 50

Catéchisme positiviste, par Aug. Comte, 2e éd. in-18. Paris, 1874.................................. 3 fr. 50

Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Aug. Comte, par le Dr Robinet, 2e éd. in-18. Paris, 1864.............. 5 fr.

Lettres d'Aug. Comte à M. Valat (1815-1844), in-8. Paris, 1870.................................... 6 fr.

Les Grands Types de l'humanité, leçons professées par M. P. Laffitte, 2 vol. in-8. Paris, 1874-75..... 15 fr.

La Politique positive. Revue occidentale (1872-73), 31 numéros in-4.................................. 10 fr.

Notes de Topino-Lebrun sur le procès de Danton, par E. Chardoillet, in-8. Paris, 1875................ 1 fr. 25

Diderot et la société du baron d'Holbach, par C. Avezre-Lavigne, in-8. Paris, 1875.................. 5 fr.

Le Positivisme et l'économie politique. 1876, in-12. 20 c.

Le Positivisme au congrès ouvrier. 1877, in-12... 50 c.

Des maladies du cerveau et de l'innervation, par G. Audiffrent. 1875, in-8.......................... 12 fr.

Positivistes et catholiques, par le Dr Semeric. Paris, in-18.. 1 fr. 25

Méraugis de Portlesguez, roman de la Table ronde, par Raoul de Houdenc, publié pour la première fois par H. Michelant. Paris, 1869, gr. in-8, br........... 10 fr.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny